LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ

Ouvrages de Paul Féval.

Errants (les) **de nuit** . . . . 5 vol.
Compagnons (les) **du Silence** . . . . 9 vol.
Madame Gil Blas . . . . 4 vol.
Mes vingt ans . . . . 7 vol.
Princesse Maxime (la) . . . . 5 vol.
Mes amours . . . . 6 vol.
Couteaux (les) **d'or** . . . . 2 vol.
Blanche Fleur . . . . 2 vol.
Tueur (le) **de Tigres** . . . . 2 vol.
Parvenus (les) . . . . 3 vol.
Capitaine (le) **Simon** . . . . 2 vol.
Sœur (la **des Fantômes** . . . . 3 vol.
Belles (les) **de Nuit** . . . . 8 vol.
Fée (la) **des Grèves** . . . . 5 vol.

Ouvrages de Léon Gozlan.

Pérégrine . . . . 4 vol.
Aventures du prince de Galles . . . . 5 vol.
Georges III . . . . 3 vol.
La marquise de Belverano . . . . 2 vol.
La comtesse de Brennes . . . . 3 vol.

Ouvrages de la comtesse Dash.

Duchesse (la) **de Lauzun** . . . . 6 vol.
La comtesse le Bossut . . . . 3 vol.
La belle Aurore . . . . 6 vol.
Le dernier chapitre . . . . 4 vol.
Le Neuf de Pique . . . . 6 vol.
La princesse Palatine . . . . 6 vol.
La Marquise Sanglante . . . . 3 vol.
La Bien-Aimée du Sacré-Cœur . . . . 7 vol.
Les Amours de Bussy-Rabutin . . . . 3 vol.

Ouvrages du vicomte Ponson du Terrail.

Les Coulisses du Monde . . . . 8 vol
La Baronne Trépassée . . . . 3 vol.

Ouvrages d'Élie Berthet.

Les Chauffeurs . . . . 5 vol.
Le Spectre de Châtillon . . . . 5 vol.
Les Mystères de la Famille . . . . 3 vol.
Le Cadet de Normandie . . . . 2 vol.
La Ferme de la Borderie . . . . 2 vol.
La Bastide Rouge . . . . 2 vol.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

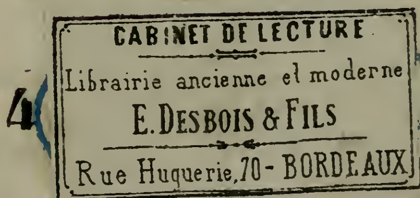
LES BEAUX MESSIEURS

DE

BOIS-DORÉ

PAR

GEORGE SAND



PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente

1858

Pour tout ameublement, on distinguait quelques tas de fourrages secs, et des ais placés en barrière, vers le fond, avec des restes de crèche. Ce rez-de-chaussée avait longtemps servi d'étable à bœufs. Au milieu de ces ais, on apercevait des dé-

bris de jougs et de socs. Puis tout cela rentra dans l'ombre, et la clarté, en montant, vint frapper le grand pan de mur qui fermait tout le pignon de l'édifice, et que le marquis voyait en face de lui sur une étendue d'une quarantaine de pieds.

Cette lumière, tantôt rougeâtre, tantôt blafarde, partait d'un foyer non visible, placé sous la voûte du rez-de-chaussée, c'est-à-dire dans la partie non écroulée, correspondant à celle d'où le marquis observait ce tableau sombre et flottant.

Tout à coup il se fit un bruit de portes, de pas et de voix sous cette voûte, et une confusion d'ombres mouvantes et agitées,

tantôt immenses, tantôt trapues, se dessina de la manière la plus bizarre sur le grand mur, comme si un assez grand nombre de personnes, allant et venant devant un vaste foyer, en eussent tour à tour masqué et démasqué le rayonnement.

Voici, pensa le marquis, un jeu de clignemusette assez curieux, et l'on ne saurait nier que ce château soit rempli d'ombres errantes et parlantes. Sachons ce qu'elles disent.

Il écouta ; mais, au milieu d'un murmure de paroles, de chants, de plaintes et de rires, il ne parvint pas à saisir une phrase, un mot, une intention. L'effroyable sonorité de la voûte, qui renvoyait les

sons comme les ombres sur la muraille opposée, confondait toutes les voix en une seule, toutes les interpellations en un bruissement confus.

Le marquis n'était pas sourd, mais il avait la sensibilité auditive des vieillards, qui entendent très bien une gamme de sons modérés et de paroles articulées, et qu'un vacarme, un pêle-mêle de voix trouble et offense sans résultat. Il saisissait donc des inflexions et rien de plus; tantôt celle d'une grosse voix éraillée qui semblait faire un récit, tantôt un refrain de chanson interrompu brusquement par des accents de menace, et puis une voix claire qui semblait railler et contrefaire les autres, et qui soulevait

un orage de rires violents et brutaux.

Parfois, c'étaient d'assez longs monologues, puis des dialogues à deux, à trois, et, tout à coup, des cris de colère ou de gaieté qui ressemblaient à des rugissements. En somme, il se pouvait que ces gens parlassent une langue que le marquis ne connaissait pas.

Il se persuada qu'il n'y avait là qu'une troupe de truands ou de bateleurs sans emploi, vivant de maraude et laissant passer les mauvais jours de l'hiver à l'abri de cette ruine; peut-être encore s'y cachant par suite de quelque méfait.

Ces rires, ces costumes bizarres qui se dessinaient devant lui en ombres chinoises, ces longs discours, ces dialogues animés avaient peut-être rapport à quelque étude d'un art burlesque.

— Si j'étais plus près d'eux, pensa-t-il, je m'en pourrais divertir, et il n'est point d'homme mal reçu en une compagnie, si mauvaise qu'elle soit, lorsqu'il entre en offrant sa bourse de bonne grâce.

Il reprit donc sa lanterne et se préparait à descendre, lorsque les conservations, les chants et les rires se changèrent en cris d'animaux si réels et si parfaitement imités qu'on eût dit une

basse-cour en rumeur. C'était le bœuf, l'âne, le cheval, la chèvre, le coq, le canard et l'agneau braillant tous ensemble. Puis, tout se tut comme pour écouter les les aboiements d'une meute, le son du cor, tous les bruits d'une chasse. Était-ce un jeu? Les acteurs songeaient-ils à se regarder sur la muraille? Ils ne paraissaient pas simuler une action en rapport avec leur tapage. Un enfant criait d'une voix aiguë au milieu de tout cela, soit pour faire comme les autres, soit effrayé dans son sommeil, et Bois-Doré vit passer l'ombre menue d'un petit corps qui avait des mouvements de singe. Ensuite, ce fut une grosse tête coiffée d'une sorte de morion empanaché, profilant sur le mur lumineux, un nez grotesque, puis une tête

chevelue qui semblait surmontée d'une calotte de prêtre, et qui parlait à une longue silhouette longtemps immobile comme celle d'une statue.

Puis, tous les bruits cessèrent brusquement, et l'on n'entendit qu'une plainte sourde, qui ressemblait aux gémissements de la souffrance, et que Bois-Doré avait toujours saisie, revenant par intervalles, comme un douloureux point d'orgue dans les pauses de ce charivari effréné.

Le tumulte apaisé, l'ombre d'un crucifix gigantesque coupa en croix toute la muraille. La lumière parut changer de place et cette croix devint toute petite; enfin, elle disparut, et une seule figure

très nettement dessinée prit sa place, tandis qu'une voix sépulcrale récitait d'un ton monotone une prière qui semblait être celle des agonisants.

Bois-Doré, qui était resté là, retenu par l'amusement qu'il prenait à cette fantasmagorie et à ces bruits étranges, commença à sentir le froid qui faisait claquer ses dents, lorsque cette ennuyeuse psalmodie commença. Cette fois, décidé à aller voir ce qui se passait, il fut pourtant retenu par l'incroyable ressemblance que lui offrait la dernière apparition. Elle devenait plus précise et plus fixe à mesure que la voix lugubre débitait sa lugubre prière, et le marquis, fasciné à sa place, ne pouvait plus en déehce sastr

yeux. Cette tête, si reconnaissable à sa chevelure courte coupée à la malcontent, et à la fraise espagnole qui l'encadrait, à ses lignes arrêtées et d'une délicatesse anguleuse, enfin à la forme particulière de la barbe et de la moustache, c'était celle de d'Avilmar penchée en arrière dans la raideur de la mort.

D'abord, Bois-Doré se défendit de cette idée, puis elle devint une obsession, une certitude, une émotion, une terreur insurmontables. Il n'avait jamais cru aux revenants par rapport à lui. Il disait et pensait que, n'ayant jamais mis personne à mort par vengeance ou cruauté, il était bien sûr de n'être jamais visité par aucune âme en peine ou en colère ; mais,

pas plus que la majorité des hommes raisonnables de son temps, il ne niait le retour des esprits sur la terre et les apparitions dont tant de personnes dignes de foi racontaient les particularités. — Ce d'Alvimar est bien mort, pensa-t-il : j'ai touché ses membres froids ; j'ai vu descendre de cheval son corps déjà raidi. Il repose depuis des semaines dans la terre, et pourtant je le vois ici, moi qui n'ai jamais rien vu de surnaturel là où les autres voyaient des fantômes épouvantables. Cet homme était-il, contre toutes les apparences, innocent du crime dont je l'ai accusé et puni ? Est-ce un reproche de ma conscience ? Est-ce une fantaisie de mon cerveau ? Est-ce le froid de cette masure qui me gagne et me trouble ?

Quelque chose que ce soit, pensa-t-il encore, j'en ai assez; et, sentant le vertige précurseur d'un évanouissement, il se traîna sur l'escalier. Là, il se remit un peu et assura son pas pour descendre la spirale brisée. Mais, quand il fut au bas, au lieu de raffermir l'esprit et de chercher à pénétrer dans les salles du rez-de-chaussée, il ne voulut plus rien voir et rien écouter, et, chassé par une insurmontable répugnance, il s'élança dans la campagne, confessant sa peur à lui-même, et prêt à la confesser naïvement à quiconque lui en demanderait compte.

Il trouva le métayer qui l'attendait, plus mort que vif, sur le pont. C'était pour lui un acte héroïque d'être resté là à l'atten-

dre. Il était incapable de dire ou d'entendre quoi que ce soit, et ce ne fut qu'en rentrant dans sa maison avec le marquis, qu'il osa l'interroger.

— Eh bien, mon pauvre cher monsieur Sylvain, dit-il, j'espère que vous en avez eu votre saoûl de voir leurs clartés et d'écouter leurs bramées ! Je croyais bien ne vous en voir jamais revenir !

— Il est certain, dit le marquis en avalant un verre de vin que lui offrait la métayère, et qu'il ne trouva pas de trop en ce moment, qu'il y a quelque chose de non ordinaire dans cette ruine. Je n'y ai rien rencontré de malfaisant...

— Eh! si pourtant, mon bon monsieur, dit la grand'Cateline, vous voilà plus blanc que vos rabats! Chauffez-vous donc, seigneur, pour ne point attraper de mal.

— Pour le vrai, j'ai eu froid, répondit le marquis, et j'ai cru voir des choses que je n'ai peut-être point vues; mais la marche me remettra, et je crains d'inquiéter mon monde en demeurant davantage. Bonne nuit à vous, bonnes gens, buvez à ma santé. Il paya grassement leur obligeance et alla retrouver sa voiture, qui était revenue l'attendre au point où il l'avait quittée. Aristandre s'était inquiété; mais le marquis assurant qu'il ne lui était rien arrivé de fâcheux, le bon carrosseux

se persuada qu'Adamas ne hablait point quand il assurait que monsieur avait encore de galantes aventures.

— Il doit y avoir à cette ferme, dit-il tout bas à Clindor, chemin faisant, quelque bergère de bonne mine! » Il se confirma dans cette ingénieuse idée quand son maître lui défendit de parler de sa course à travers les prés.

Au lieu de s'arrêter à Ars, le marquis fit courir droit sur Briantes. Il était surpris et un peu honteux déjà du moment d'effroi qui l'avait entraîné à quitter Brilbault sans rien éclaircir.

— Si j'en parle, on se moquera de moi,

pensa-t-il ; on se dira tout bas que l'âge me fait radoter. Mieux vaut ne confier ceci à personne; et comme, après tout, il m'importe peu que Brilbault soit au pouvoir d'une bande de bateleurs ou de sorciers, je chercherai pour Lucilio quelque autre gîte plus paisible.

A mesure qu'il approchait de chez lui, son esprit reposé s'interrogeait sur ce qu'il avait éprouvé. Ce qui le frappait, c'est d'avoir été surpris par la peur dans un moment où rien ne l'y avait disposé, et où, bien au contraire, il s'était senti en train de rire des facéties de ces lutins et de la bizarrerie divertissante de leurs portraits sur la muraille. Par suite de ses réflexions à ce sujet, il arrêta Aristandre

devant les prés Chambon, et descendit à pied le court sentier qui conduisait à la chaumière de la jardinière Marie, dit la Caille-Bottée.

Cette chaumière existe encore ; elle est encore occupée par des maraîchers. C'est une maisonnette vermoulue, flanquée d'une tourelle d'escalier en pierres sèches. Le gentil verger, tout entouré de haies bourrues et de folles ronces, est, à ce que l'on assure, un cadeau de M. de Bois-Doré à la Caille-Bottée.

Il trouva là le frère oblat, partageant la pitance du couvent avec sa maîtresse, qui partageait avec lui le vin et les fruits de son jardin, Leur association n'était cepen-

dant pas ostensible ; ils y mettaient quelque précaution, afin de n'être pas « commandé de se marier, » et, par là, de perdre le privilége d'invalide que Jean-le-Clope avait au couvent des Carmes.

— Ne craignez rien, mes amis, dit le marquis en surprenant leur tête-à-tête. Nous avons des secrets ensemble, et je vous veux seulement dire deux mots.

— Présent, mon capitaine! répondit Jean-le-Clope en sortant de dessous la table, où il s'était réfugié ; je vous prie de me pardonner, mais je ne savais qui approchait de la maison, et l'on fait tant de propos sur mon compte !

— Bien injustes, assurément! dit en souriant le marquis; mais réponds-moi, mon ami : je ne t'ai pas revu depuis certain évènement. Je t'ai fait remettre une petite récompense par Adamas, à qui tu as juré d'avoir exécuté fidèlement mes ordres. Ayant un moment ce soir pour te parler sans témoins, je souhaite savoir de toi quelque détail sur la manière dont tu as fait les choses.

— Quoi! mon capitaine! Il n'y a pas deux manières d'enterrer un mort, et j'y ai fait office de chrétien aussi chrétiennement que l'eût fait le prieur de *ma* communauté.

— Je n'en doute pas, mon camarade; mais as-tu été prudent?

— Mon capitaine doute de moi ? s'écria l'invalide avec une sensibilité qui se développait particulièrement en lui après souper.

— Je ne doute pas de ta discrétion, Jean ; mais un peu de ton adresse à cacher cette sépulture ; car la mort de M. d'Alvimar est aujourd'hui connue de mes ennemis, et pourtant je ne saurais douter de la fidélité de mes gens, non plus que de la tienne.

— Hélas ! monsieur le marquis, vos gens n'étaient pas seuls dans le secret, observa judicieusement la Caille-Bottée ; ceux de M. d'Ars ont pu parler, et, d'ailleurs, ne cherchiez-vous pas, cette nuit-

là, un homme que vous vouliez tenir et qui s'est échappé ?

— Il est vrai ; c'est celui-là seul que j'accuse. Je ne viens point, mes amis, pour vous faire des reproches, mais pour vous demander où, quand et comment vous avez donné la sépulture à ce cadavre.

— Où? dit Jean-le-Clope, en regardant la Caille-Bottée. C'est en notre jardin, et si vous voulez voir la place...

— Je n'en suis point curieux ; mais faisait-il nuit grande ou petit jour ?

— C'était environ sur les... deux ou

trois heures du matin, dit le frère oblat avec un peu d'hésitation, en regardant encore la vieille fille grêlée, qui semblait, de l'œil, lui souffler ses réponses.

— Et vous ne fûtes vus de personne? dit encore Bois-Doré en examinant avec attention l'un et l'autre.

Cette question troubla tout à fait le frère oblat, et le marquis surprit de nouveaux regards d'intelligence entre lui et sa compagne. Il devenait évident pour lui qu'ils craignaient d'avoir été vus, et que, dans la crainte d'être contredits par un témoin digne de foi, ils n'osaient donner de détails sur la manière dont ils avaient rempli les intentions du marquis.

Celui-ci se leva et renouvela sa question d'un air d'autorité.

— Hélas! mon bon seigneur, dit la Caille-Bottée en s'agenouillant, pardonnez à ce pauvre estropié de corps et d'esprit, qui a peut-être un peu trop bu ce soir, et ne sait point s'expliquer comme il faut !

— Oui, pardonnez-moi, mon capitaine, ajouta l'invalide, attendri apparemment sur la situation de son propre cerveau, et en s'agenouillant aussi.

— Mes amis, vous m'avez trompé! dit le marquis, résolu à les confesser ; vous n'avez point enseveli vous-mêmes M. d'Al-

vimar ! Vous avez eu peur, ou scrupule, ou répugnance ; vous avez averti M. Poulain...

— Non, monsieur, non ! s'écria la Caille-Bottée avec énergie; nous n'aurions jamais fait pareille chose, sachant que M. Poulain est contre vous ! Puisque vous savez que nous ne vous avons pas obéi, vous devez savoir aussi qu'il n'y a pas de notre faute, et que le diable en personne s'en est mêlé.

— Racontez ce qui est arrivé, reprit le marquis ; je veux savoir si vous me direz la vérité.

La jardinière, persuadée que le marquis

en savait plus qu'elle-même, raconta très sincèrement ce qui suit :

« Quand vous fûtes parti, mon cher monsieur, notre premier soin fut de porter ce mort dans notre jardin, où nous le couvrîmes d'un grand paillasson, car, de le faire entrer céans, je ne m'en souciais point et n'en voyais point l'utilité. Je confesse que j'en avais grand' peur, et que, pour tout autre que pour vous, mon bon monsieur, je n'eusse voulu recevoir pareille compagnie. Jean me traitait de sotte et riait, tout en avalant le reste de son pichet de vin, soi-disant pour se prémunir contre le frais de la nuit, mais peut-être bien pour se divertir l'esprit des idées tristes qui viennent toujours à la vue d'un

mort, si dur que l'on soit de son cœur.

« Il faut vous confesser aussi que le premier soin de ce pauvre Jean, que voilà, avait été de prendre ce qu'il y avait dans les poches de ce mort et dans la mallette du cheval qui l'avait apporté ici..... Vous n'aviez rien dit; nous pensions que cela nous revenait, et nous étions là à compter l'argent sur la table, afin de vous le rendre fidèlement, si vous veniez à le réclamer. Il y avait de l'or plein une assez grosse bourse, et Jean, buvant toujours, prenait plaisir à le regarder et à le manier. Que voulez-vous, monsieur? de pauvres gens comme nous! ça surprend de toucher à ça. Et nous nous faisions des idées sur la manière de placer cette fortune. Jean voulait

acheter une vigne, et moi je disais que mieux valait une *ouche* bien plantée en noyers de rapport; et, moitié riant de nous voir si riches, moitié disputant sur le comportement que nous ferions de notre avoir, nous ne pensions plus au mort, quand le coucou sonna quatre heures du matin.

« A présent, que je dis à ce pauvre Jean, je n'ai plus peur, et comme tu n'es pas bien adroit de ta jambe de bois, encore que tu bêches un peu de ton bon pied, je te veux aider à faire la fosse. Je n'ai jamais souhaité mal à aucune personne vivante ; mais, puisque ce monsieur est mort, je ne lui souhaite point de revivre. Il y a comme ça du monde qui, en s'en

allant, profite bien à ceux qui restent. Je m'en dois accuser, mon cher monsieur. Voilà toutes les prières que ce mauvais Jean et moi nous faisions pour ce trépassé.

« Si bien que, prenant la bêche, nous retournons tous les deux au jardin et levons le paillasson où nous avions caché le corps. Mais qui fut étonné, monsieur? Il n'y avait rien dessous ; on nous avait volé notre mort !

« Nous voilà de chercher, de tout retourner : rien, monsieur, rien ! Nous pensions être fous et avoir rêvé tout ce qui était arrivé cette nuit-là ; et vitement je courus pour voir si l'argent n'était point

une vision. Eh bien! monsieur, si vous n'étiez là pour nous questionner, nous pourrions croire que le diable nous avait joué une pièce de comédie; car le tiroir où j'avais mis la bourse et les bijoux était ouvert, et le tout s'était envolé de la maison, du temps que nous étions dans le jardin, comme le mort s'était envolé du jardin, du temps que nous étions dans la maison. »

En achevant ce récit, la Caille-Bottée se lamenta sur la perte de l'argent; et le frère oblat, qui ne demandait qu'une occasion de pleurer, versa des larmes trop sincères pour que le marquis pût révoquer en doute le double et étrange vol commis chez eux, d'une bourse pleine et d'un *mort trépassé*;

ainsi disait d'un ton dolent la jardinière.

Pendant ce duo de lamentations, le marquis réfléchissait.

— Dites-moi, mes amis, reprit-il, ne vîtes-vous point, dans votre jardin, des empreintes de pas, et, dans votre maison, des traces d'effraction ?

— Nous n'y fîmes point d'attention tout de suite, répondit la Caille-Bottée ; nous étions trop troublés ; mais quand le jour fût venu, nous observâmes toutes choses de notre mieux. Dans la maison, il n'y avait rien d'extraordinaire. On avait pu y entrer dès que nous eûmes le dos tourné : nous avions laissé la porte et le tiroir ou-

verts, et l'argent en vue; il y avait là bien de notre faute, hélas!

— Donc, observa le marquis, le défunt ne s'est pas en allé tout seul, et il a eu, non-seulement quelques amis pour enlever sa dépouille, mais encore d'autres pour repêcher son argent et ses bijoux.

— Je suppose, monsieur, qu'il y en eut seulement deux pour la première besogne, et un pour la dernière, lequel même n'était pas bien d'accord avec les autres; car nous vîmes, sur le terreau de nos plates-bandes, deux paires de pieds qui s'en allaient vers notre échalier, donnant du côté de Briantes, lesquels pieds paraissaient être chaussés de bottes ou de patins; tan-

dis que, sur le sable de notre petite cour, il y avait comme des marques de pieds nus, des pieds d'enfant tout petits qui s'en allaient du côté de la ville. Mais comme il y avait déjà de l'eau dans les sentiers, nous ne pûmes rien voir hors de notre enclos.

Bois-Doré fit en lui-même le raisonnement suivant : Sanche, qui s'était échappé, nous aura suivis et observés. Puis il aura été trouver M. Poulain, qui aura envoyé quelqu'un ou sera venu lui-même avec Sanche, chercher le corps de d'Alvimar pour lui donner la sépulture. La délation vient de là. Le recteur n'aura pas osé, pour des raisons que j'ignore, produire ce cadavre aux regards de ses paroissiens et me dénoncer publiquement. Il aura peut-

être voulu donner à Sanche le temps de fuir. Quant à l'argent, quelque petit malandrin aura surpris les allées et venues, écouté aux portes et profité de la circonstance : ceci m'importe assez peu.

— Mes amis, dit-il, après avoir encore réfléchi sur toutes ces choses et fait diverses questions qui n'amenèrent aucun éclaircissement nouveau, lorsque nous amenâmes ici ce mort en travers de son cheval, nous vous laissâmes la mallette, sans songer à autre chose qu'à nous débarrasser la vue et nous laver les mains de tout ce qui avait appartenu à notre ennemi. Cependant, nous avisant, le lendemain, qu'il se pouvait trouver dans cette valise des papiers intéressants pour nous, nous

vous les fîmes réclamer, et vous répondîtes à Adamas qu'il ne s'y était rien trouvé qu'un habillement de rechange, un peu de linge et aucun papier ou parchemin.

— C'est la vérité, monsieur, répondit la jardinière, et nous pouvons vous montrer la mallette encore pleine, et telle qu'elle nous a été remise. Le voleur ne la vit point sur le pied du lit, où nous l'avions jetée, ou bien il ne voulut pas s'en embarrasser.

Le marquis se la fit apporter, et constata la vérité de l'assertion. Cependant, en examinant et retournant cet objet, il lui sembla y découvrir une combinaison de poche cachée qui avait échappé aux recherches

de ses hôtes, et qu'il fut forcé de découdre pour l'ouvrir. Là il trouva quelques papiers qu'il emporta, après avoir dédommagé la jardinière et l'invalide de la perte qu'ils avaient faite, et leur avoir recommandé le silence jusqu'à nouvel ordre.

Il était passé onze heures quand le marquis rentra dans sa grande maison. Mario ne dormait pas ; il jouait aux jonchets avec Lauriane dans le salon, ne voulant pas se coucher sans avoir vu rentrer son père. Lucilio lisait au coin du feu, ne se laissant pas distraire par les rires des enfants, mais se trouvant agréablement bercé dans ses profondes rêveries par cette musique fraîche et charmante, à laquelle son cœur tendre et son oreille mélodique étaient

particulièrement sensibles. Depuis qu'il avait fait le devin en présence de M. le prince, les enfants l'appelaient M. l'astrologue, et le taquinaient en paroles pour le faire sourire. L'aimable savant souriait tant qu'on voulait, sans se déranger de son travail d'esprit, la bienveillance de son caractère et la douceur de ses instincts demeurant, pour ainsi dire, unies à son corps, et parlant à travers ses beaux yeux italiens, quand même son âme était en voyage dans les sphères célestes.

Adamas qui, malgré son adoration pour son petit comte, s'ennuyait jusqu'à la mélancolie en l'absence de son divin marquis, errait par l'escalier et le préau, comme une âme en peine, lorsqu'il enten-

dit enfin le trot retentissant de Pimante et de Squilindre, et les plaintes des cailloux du chemin, broyés sous les roues de la monumentale carroche comme des noix sous le pressoir.

— Voilà monsieur qui arrive! s'écria-t-il en ouvrant la porte du salon avec autant de bruit et de joie et que si le marquis eût été absent pendant une année, et il courut à la cuisine pour en rapporter lui-même une sorte de punch réchauffant composé de vin et d'aromates, savante et agréable boisson dont il se réservait le secret, et à laquelle il attribuait la bonne mine et la verte santé de son vieux maître.

Le bon Sylvain embrassa son fils et sa-

lua tendrement sa fille, serra la main de son *astrologue*, but le cordial que lui présentait son bon serviteur, et, ayant ainsi contenté tout son monde, mit ses grandes jambes presque dans le feu, fit placer une petite table ronde à côté de lui, et pria Lucilio de lire des yeux certains papiers qu'il apportait, tandis que Mario les traduirait tout haut de son mieux. Les papiers étaient écrits en langue espagnole, sous forme de notes rassemblées pour un mémoire et réunies par une courroie. Il n'y avait ni adresse, ni cachet, ni signature.

C'était une série de renseignements officieux ou officiels sur l'état des esprits en France, sur les dispositions, présumées ou surprises, de divers personnages plus ou

moins importants pour la politique espagnole ; sur l'opinion publique à cet égard ; enfin, une sorte de travail diplomatique assez bien fait, quoique inachevé et en partie à l'état de brouillon. On y voyait que d'Alvimar, dont, pendant les quelques jours de résidence à Briantes, on ne s'était pas expliqué la vie de retraite et les longues écritures, n'avait pas cessé de rendre compte à un prince, ministre ou protecteur quelconque, d'une sorte de mission secrète, très hostile à la France et pleine d'aversion et de dédain pour les Français de toutes les classes avec lesquels il s'était trouvé en relation.

Cette minutieuse critique n'était pas sans esprit, partant sans intérêt. D'Alvi-

mar avait l'intelligence subtile et le raisonnement spécieux. Faute de relations aussi élevées et aussi intimes qu'il les eût souhaitées pour le progrès de sa fortune et l'importance de son rôle, il était habile à commenter un petit fait observé, et à interpréter une parole surprise ou recueillie en passant; un propos, un bruit, une réflexion venant du premier venu, dans quelque lieu qu'il se trouvât, tout lui servait, et on voyait dans ce travail, à la fois perfide et puéril, la tendance irrésistible et la secrète satisfaction d'une âme pleine de bile, d'envie et de souffrance.

Lucilio, qui devina, dès les premières lignes, l'intérêt que le marquis prenait à cette trouvaille, chercha dans les derniers

feuillets, et trouva bien vite celui-ci, que Mario traduisit couramment, presque sans hésitation, en regardant de ses beaux yeux dans les beaux yeux de son professeur, à la fin de chaque phrase, pour s'assurer rapidement, avant de poursuivre, qu'il n'avait pas fait de contre-sens.

« Pour ce qui est du pr... de C...é, je
« ferai en sorte d'approcher de sa per-
« sonne : j'ai eu des renseignements d'un
« ecclésiastique intelligent et intrigant
« qui peut être utile. Retenez le nom de
« Poulain, recteur à Briantes. Il est de
« Bourges et sait beaucoup de choses, no-
« tamment sur ledit prince, lequel est fort
« avide d'argent et fort peu capable du
« côté de la politique; mais il ira où l'am-

« bition le poussera. On pourrait le leur-
« rer de grandes espérances et s'en servir
« comme on a fait des Guises, car il n'a
« de Condé que le nom, et craint toutes
« choses et toutes gens. Il est donc plus
« malaisé à prendre qu'il ne paraît. Sa
« personne n'est bonne à rien. Son nom
« est encore un parti. Dans l'espoir d'être
« roi, il est prêt à donner beaucoup de
« gages à la très sainte I..., sauf à se re-
« tourner si c'était son intérêt. On dit qu'il
« ne reculerait pas à se défaire du R.. et
« de son frère, et que, dans un besoin, on
« pourrait frapper haut et fort au moyen
« de ce pauvre esprit et de ce faible bras.
« Si c'est votre opinion de le nourrir dans
« cette pensée, faites-le savoir à votre
« très humble... »

— C'est bien, c'est bien ! s'écria le marquis. Nous tenons là de quoi brouiller notre ami Poulain avec M. le prince, et tous deux avec la mémoire de ce cher M. d'Alvimar. Dieu sait que mon goût serait de laisser ce défunt tranquille ; mais si l'on nous menace de le venger, nous le ferons connaître aux bons amis qui le plaignent.

— C'est fort bien, dit la gentille madame de Beuvre, à la condition que vous pourrez prouver que ces notes sont écrites de sa main !

— Il est vrai, répondit le marquis ; sans cela, nous ne tenons rien qui vaille. Mais sans doute Guillaume nous pourra procurer quelque lettre signée de lui ?

— Il est probable ! Et il faudra vous en inquiéter bien vite, mon marquis !

— Alors, dit le marquis en lui baisant la main pour lui souhaiter le bonsoir, car elle s'était levée pour se retirer, je retournerai demain chez Guillaume, et, en attendant, gardons bien nos preuves et nos moyens.

Le lendemain, en s'éveillant, le marquis vit entrer chez lui Lucilio, qui lui remit une page écrite par lui à son intention. Le pauvre muet voulait s'en aller pendant quelque temps, afin de ne pas attirer plus vite sur son généreux ami l'orage qui les menaçait tous deux.

— Non, non! s'écria Bois-Doré très ému; vous ne me causerez point cette douleur de me quitter! Le danger est ajourné, cela nous est bien prouvé à tous, et les notes de M. d'Alvimar sont faites pour me rassurer tout à fait sur mon affaire. Quant à vous, croyez que vous ne devez rien craindre du prince, ayant si bien annoncé la mort du favori. D'ailleurs, quels que soient les risques pour vous d'être ici, je crois qu'ailleurs ils seraient pires, et c'est dans ce pays que je vous puis efficacement protéger ou cacher selon les évènements qui surviendront. Ne nous tourmentons pas de l'inconnu, et si vous avez scrupule d'augmenter les embarras de ma situation, songez à ceci, que l'éducation de Mario est manquée et perdue

sans vous. Songez au service que vous me rendez de faire d'un aimable enfant un homme de tête et de cœur, et vous reconnaîtrez que ce n'est ni ma fortune ni ma vie qui pourraient m'acquitter envers vous, car ni l'une ni l'autre ne vaut la science et la vertu que vous nous donnez.

Ayant, non sans peine, arraché à son ami le serment de ne pas quitter Briantes sans son consentement, le marquis allait retourner à Ars, lorsqu'il vit arriver Guillaume avec M. Robin de Coulogne, l'un très surpris de ce que lui avait raconté le matin même son métayer Faraudet, l'autre s'étonnant de n'avoir pas reçu, la veille au soir, la visite du marquis annoncée par ses gens.

Bois-Doré se confessa et raconta sincèrement la vision qu'il avait eue à Brilbault; affirmant toutefois que, jusqu'à l'apparition du profil de d'Alvimar sur la muraille, il croyait être certain de n'avoir pas rêvé un tapage et des ombres provenant d'êtres parfaitement réels.

Il eut la mortification de surprendre un sourire d'incrédulité sur la figure de ses deux auditeurs; mais quand il eut raconté les aventures antérieures du logis de la jardinière, et montré les notes de d'Alvimar, il vit ses amis redevenir sérieux et attentifs.

— Mon cousin, lui dit Guillaume, en ce qui touche ces notes, il me sera facile de

les rendre authentiques et de vous fournir l'écriture et la signature de M. d'Alvimar. Je vous certifie, en attendant, que ces pages-ci sont bien de sa main. Mettez-les dans vos archives et attendez, pour publier la mort de ce traître, que l'on revienne officiellement vous en demander compte.

Ce ne fut pas l'avis de M. Robin. Il blâmait le silence gardé sur cet évènement, les précautions prises pour faire disparaître le corps et la continuation de ce mystère, dans un moment où les esprits de la localité étaient disposés en faveur du beau Mario, touchés du récit de ses aventures, et tout portés à maudire les lâches assassins de son père. Bois-Doré eût

suivi cet avis sur-le-champ, sans la crainte de déplaire à Guillaume, qui persistait dans son premier sentiment.

— Mes chers voisins, dit celui-ci, je me rangerais à votre opinion et me repentirais du conseil donné par moi au marquis, sans une réflexion qui me vient et que je vous prie de peser sérieusement ; et cette réflexion, la voici : c'est que le marquis n'a pas besoin de s'accuser d'avoir tué un homme qui n'est peut-être pas mort.

MM. Robin et Bois-Doré firent un mouvement de surprise, et Guillaume continua :

— Pour parler et penser ainsi, j'ai deux

fortes raisons; la première, c'est que l'on a emporté du jardin de la Caille-Bottée un homme qui pouvait, bien que percé d'un vaillant coup d'épée, n'avoir pas rendu le dernier soupir; la seconde, c'est que notre marquis, dont le courage n'est point de ceux dont on puisse douter, a vu à Brilbault la figure de son ennemi.

M. Robin garda le silence de la réflexion; Bois-Doré recueillit ses souvenirs de la veille, et tâcha de les dégager du trouble qu'il avait éprouvé; puis il dit :

— Si M. d'Alvimar est mort, ce n'est pas sur le lieu du combat, à la Rochaille, ni au logis de la jardinière; c'est à Brilbault, pas plus tard qu'hier au soir. Il est mort en

je ne sais quelle étrange et brutale compagnie, mais assisté d'un prêtre qui pouvait être M. Poulain, et soigné par un valet qui devait être le vieux Sanche. Les ombres confuses que j'ai vues ne m'ont rien offert de contraire à ces suppositions, et quant à ce que j'ai saisi de la façon la plus claire et la plus nette, c'est une croix aussi bien dessinée que celle d'un blason, et sous la dextre branche de cette croix, la face amaigrie et comme décharnée de M. d'Alvimar. Cette face sembla d'abord un peu agitée pendant qu'une voix disait une psalmodie mortuaire; de faibles soupirs, que j'avais entendus à travers la bacchanale, se firent entendre encore durant la prière. Puis cette plainte cessa, la face devint comme de pierre; on eût dit que

ses lignes s'endurcissaient sur la muraille qui m'en présentait le reflet. La tête était non plus penchée, mais renversée en arrière, et alors...

— Alors, quoi? dit Guillaume.

—Alors, reprit ingénuement le marquis, je devins sot et faible, et je me sauvai pour ne plus rien voir.

— Eh bien! quoi qu'il en soit et quoi qu'il y ait, dit M. Robin, nous irons examiner et bouleverser cette masure de fond en comble, s'il le faut, pour voir ce qu'elle cache et quelles gens elle abrite.

Guillaume fut d'avis de n'y aller qu'aux

approches de la nuit, et avec beaucoup de précautions, afin de surprendre le but de ses réunions mystérieuses. Faraudet avait donné à M. Robin des détails précis sur l'heure à laquelle commençait le vacarme, et, du moment que ces bruits étranges n'étaient point une pure imagination des paysans effrayés, on devait voir, dans leur régularité et dans leur obstination, un système adopté pour semer l'épouvante et l'exploiter au profit d'un intérêt quelconque. M. Robin, remarqua, en outre, qu'au dire du métayer, cette fantasmagorie ne se produisait à Brilbault que que depuis environ deux mois, c'est-à-dire environ depuis l'époque assignée par Guillaume et le marquis à la mort de d'Al-

— Tout ceci, dit-il, me remet en mémoire que le jour de ma dernière arrivée au Coudray, la semaine passée, je rencontrai à plusieurs reprises sur mon chemin, et de loin en loin, des gens d'assez mauvaise mine, qui ne me parurent ni paysans, ni bourgeois, ni soldats, et que je m'étonnai de ne point connaître. Sachez de vos gens si, dans ces derniers temps, ils n'ont pas fait des rencontres pareilles dans vos environs.

Divers domestiques furent mandés. Ceux de Bois-Doré et ceux de Guillaume s'accordèrent à dire que, depuis quelques semaines, ils avaient vu rôder dans les bois et dans les chemins peu fréquentés de la Varenne, certaines figures suspec-

tes, et qu'ils s'étaient demandé ce que ces étrangers trouvaient à gagner dans des endroits si déserts. On se souvint alors de vols assez nombreux commis dans les fermes et basses-cours des localités environnantes ; enfin, la figure de Laflèche avait reparu, avec d'autres figures hétéroclites, dans les foires et marchés des villes voisines. On croyait, du moins, pouvoir affirmer qu'un personnage de tréteaux, outrecuidant et babillard, déguisé de diverses manières, était le même qui avait rôdé, deux ou trois jours durant, entre Briantes et la Motte-Seuilly, à l'époque de la recouvrance de Mario.

Il résulta de ces renseignements que l'on présuma avoir affaire à l'espèce la

plus méfiante et la plus rusée des vagabonds et des bandits, et l'on se concerta pour s'emparer de leur secret sans leur donner l'éveil.

On convint donc de se séparer à l'instant même, car il était fort possible que ces gens se fussent aperçus de la visite du marquis à Brilbault, et qu'ils eussent, derrière les buissons des chemins, quelques espions en embuscade. Guillaume rentrerait chez lui, prendrait bon nombre de ses serviteurs, et feindrait de partir pour Bourges. M. Robin se tiendrait au Coudray avec son monde, jusqu'à l'heure convenue. Bois-Doré irait s'embusquer du côté de Thevet ; maître Jovelin, du côté de Lourouer.

A la tombée de la nuit, les valets et vassaux, dirigés par ces quatre chefs, formeraient dans la campagne un cercle qui se rétrécirait brusquement comme celui d'une battue aux loups, chacun calculant le temps qu'il lui fallait, en raison de son point de départ, pour arriver à point au moment de cerner de près la masure. Ce moment fut fixé à dix heures du soir Jusque-là, on marcherait en silence et en évitant le plus possible de se montrer ; on laisserait passer quiconque se dirigerait sur Brilbault ; mais, à partir de dix heures, on arrêterait quiconque essaierait d'en sortir. Défense fut faite de tuer ou blesser personne, à moins d'être attaqué sérieusement, le but principal étant de

faire des prisonniers et d'obtenir des révélations.

Il fut convenu encore que chacun partirait isolément de son poste, et ce poste fut assigné à chacun d'après la connaissance stratégique que Guillaume et le marquis avaient des moindres localités. A cet effet, Guillaume se séparerait de ses gens à La Berthenoux, et ceux-ci se dissémineraient le long de l'Igneraie. M. Robin irait seul chez son métayer, tandis que son monde franchirait, par vingt pistes différentes, la petite distance entre le Coudray et Brilbault, en ayant soin de garder toute la ligne de Saint-Chartier. De son côté, Bois-Doré irait faire une promenade

à Montlevic, et, de là, partirait seul pour le rendez-vous, après avoir dispersé son escorte de la même façon que ses deux amis, afin d'ôter tout soupçon à quiconque observerait ses mouvements.

Toutes les dispositions prises, on pouvait compter mettre sur pied et faire agir avec certitude une centaine d'hommes solides et bien avisés. Pour sa part, Bois-Doré en fournissait à peu près cinquante, tout en laissant une dizaine de bons serviteurs pour la garde de son château et de sa gentille hôtesse Lauriane.

Afin de paraître, aux yeux des espions présumés, étranger à tout projet sur Brilbault, le marquis se fit accompagner au

château de Montlevic par Mario, comme pour rendre visite aux jeunes gens ses voisins. Les d'Orsanne étaient petits-fils d'Antoine d'Orsanne qui fut lieutenant-général du Berry et calviniste. La marquis et Mario passèrent une heure chez eux, après quoi Bois-Doré chargea Aristandre de reconduire son enfant à Briantes, tandis qu'il remonta à cheval pour s'en aller tout seul à Étalié, qui est un hameau sur la route de La Châtre à Thevet, au faîte d'une hauteur appelée le Terrier.

Comme Mario, intrigué de toutes ces précautions, demandait à le suivre, il lui répondit qu'il allait souper chez Guillaume d'Ars, et qu'il reviendrait de bonne heure.

L'enfant monta sur son petit cheval en soupirant, car il pressentait quelque aventure, et, à force d'entendre parler les gentilshommes, le gentil paysan des Pyrénées était vite devenu gentilhomme lui-même, dans le sens romanesque et chevaleresque encore attribué à ce titre par le bon marquis. On sait avec quelle merveilleuse facilité l'enfance se modifie et se transforme avec le milieu où elle se trouve transplantée. Mario rêvait déjà de beaux faits d'armes, de géants à pourfendre et de damoiselles captives à délivrer.

Il essaya d'insister à sa manière, en obéissant sans murmurer, mais en attachant sur le vieillard, qui l'adorait, ses beaux yeux tendres et persuasifs.

— Point, mon cher comte, lui répondit

Bois-Doré, qui comprenait fort bien sa muette prière : je ne puis laisser seule, la nuit, en mon manoir, l'aimable fille qui m'est confiée. Songez qu'elle est votre sœur et votre dame, et que, lorsque je suis forcé de m'absenter, votre place est auprès d'elle, pour la servir, la distraire et la défendre au besoin.

Mario se rendit à cette flatteuse hyperbole, et, piquant des deux, il reprit au galop la route de Briantes. Aristandre le suivait, et devait retourner auprès du marquis aussitôt qu'il aurait ramené l'enfant au manoir.

Comme la veille, la soirée était assez douce pour la saison. Le ciel, tantôt nua-

geux, tantôt éclairci par des rafales tièdes, était fort sombre au moment où le jeune cavalier et son robuste serviteur s'enfoncèrent dans le ravin et pénétrèrent sous les vieux arbres du hameau. Comme ils montaient rapidement un de ces petits chemins ondulés et bordés de grandes haies qui servaient de rues entre les trente ou quarante *feux* dont ce hameau se composait, le cheval de Mario, qui marchait le premier, fit un écart en soufflant avec détresse.

—Qu'est-ce donc ? dit l'enfant, qui resta ferme en selle ; un ivrogne endormi en travers du chemin ? Relève-le, Aristandre, et le reconduis à sa famille.

— Monsieur le comte, répondit le car-

rosseux, qui avait mis pied à terre lestement, s'il est ivre, on peut dire qu'il est ivre-mort, car il ne bouge non plus qu'une pierre.

— T'aiderai-je? reprit l'enfant en descendant de cheval; et, s'approchant, il chercha à voir la figure de ce vassal, qui ne répondait à aucune des questions d'Aristandre.

— Si c'est un homme de l'endroit, dit celui-ci avec son flegme accoutumé, je n'en sais rien; mais ce que je sais, par ma foi, c'est qu'il est mort ou qu'il n'en vaut guère mieux.

— Mort? s'écria l'enfant; ici, en plein

bourg? et sans que personne ait songé à le secourir?

Il courut à la plus proche chaumière et la trouva déserte; le feu brûlait, et la marmite abandonnée crachait dans les cendres; le banc était renversé en travers de la chambre. Mario appela en vain, personne ne répondit. Il allait courir à une autre habitation, car toutes étaient séparées les unes des autres par d'assez vastes enclos plantés d'arbres, lorsque des coups de fusil et d'étranges rumeurs dominant le bruit des pieds de son cheval sur les cailloux, le firent tressaillir, et arrêter brusquement sa monture.

— Entendez-vous, monsieur le comte?

s'écria Aristandre qui avait porté son mort sur la berge du chemin, et qui était remonté à cheval pour rejoindre son jeune maître; cela vient du château, et, pour sûr, il s'y passe quelque chose de drôle!

— Courons-y, dit Mario en reprenant le galop. Si c'est une fête, elle mène grand bruit!

— Attendez! attendez! reprit le carrosseux en doublant de train pour arrêter le cheval de Mario : ce n'est pas là une fête! Il n'y aurait pas de fête au château sans vous et sans M. le marquis. On se bat! Entendez-vous comme on crie et comme on jure? Et, tenez! voilà un autre mort, ou un chrétien vilainement navré, au

pied de la muraille! Allez-vous-en, monsieur; cachez-vous, pour l'amour de Dieu; je cours voir ce que c'est, et je reviens vous le dire.

— Tu te moques! s'écria Mario en se dégageant; me cacher lorsqu'on donne l'assaut au château de mon père?... Et ma Lauriane! courons la défendre!

Il s'élança sur le pont-levis qui était baissé, circonstance étrange après la tombée de la nuit. A la lueur d'une meule de paille allumée et flambante devant les bâtiments de la ferme, Mario vit confusément une scène incompréhensible. Les vassaux du marquis luttaient corps à corps contre une nombreuse troupe d'êtres cor-

nus, hérissés, reluisants, « en tout plus semblables à des diables qu'à des hommes. » Des coups de fusil ou de pistolet partaient de temps en temps, mais ce n'était pas un combat en règle ; c'était une mêlée à la suite de quelque brusque et fâcheuse surprise. On voyait se tordre et s'étreindre un instant des groupes furieux, qui disparaissaient tout à coup dans les ténèbres quand le feu de paille s'obscurcissait sous des nuages de fumée.

Mario, retenu à bras-le-corps par le carrosseux, ne peut se jeter dans cette bataille. Il se débattait en vain, et il pleurait de colère. Enfin il lui fallut entendre raison.

— Vous voyez, monsieur, lui disait le bon Aristandre, vous m'empêchez d'aller là-bas donner mon coup de main! Et si, ma poigne en vaut quatre! Mais le diable ne me ferait point vous lâcher, car je réponds de vous, et je ne le ferai point que vous ne me juriez de rester tranquille.

— Va donc! répondit Mario; je te le jure!

— Mais si vous restez là, en vue de quelque traînard... Tenez! je vas vous cacher dans le jardin!... Et, sans attendre le consentement de l'enfant, le colosse l'ôta de son cheval et le porta dans le jardin, dont la porte s'ouvrait sur la gauche,

non loin de la tour d'entrée. Il l'y enferma, et courut se jeter dans la mêlée.

Quelque arides que soient les détails de pure localité, nous sommes forcés, pour l'intelligence de ce qui va suivre de rappeler au lecteur la disposition du petit manoir de Briantes. Le souvenir de beaucoup d'anciennes gentilhommières, construites sur le même plan et encore existantes sans grandes modifications, l'aidera à se représenter celle dont il est question ici.

Nous entrons, je le suppose, par le pont-levis jeté sur une première ceinture de fossés : arrêtons-nous un peu sur ce

pont. La sarrazine est levée. Examinons ce système de clôture. L'*orgue* ou sarrazine, ou, comme on disait alors, la *sarracinesque*, était une manière de herse, moins coûteuse et moins lourde que la herse de fer. C'était une série de pieux mobiles indépendants les uns des autres, et manœuvrant d'ailleurs, comme la herse, dans l'arcade de la tour-portière. Le mécanisme élémentaire de la sarrazine était plus long à mettre en mouvement que celui de la herse d'une seule pièce; mais il offrait cet avantage qu'une seule personne, placée dans la *chambre de manœuvre*, suffisait pour lever un des pieux et donner passage à un transfuge, en cas de besoin, sans ouvrir une trop large issue à des assiégeants.

La chambre de manœuvre était une salle ou une galerie placée à l'intérieur de la tour-portière, au-dessus de la voûte, et dont les ouvertures permettaient aux gardiens de voir, sous leurs pieds, quiconque voulait entrer ou sortir. Ces ouvertures leur permettaient également de tirer ou de jeter des projectiles sur les assiégeants, lorsqu'ils avaient pu franchir le fossé et briser la sarrazine, et qu'un nouveau combat s'engageait sous la voûte.

Cette chambre de manœuvre communiquait avec le *moucharabi*, galerie basse, crénelée et mascherolé, qui couronnait l'arcade de la herse sur la face extérieure de la tour. C'est de là qu'on faisait pleuvoir les balles et les pierres sur l'ennemi,

pour l'empêcher de détruire la sarrazine.

La tour-portière de Briantes, qui contenait ces moyens de défense, était un gros massif ovale, posé dans le sens de sa largeur, sur le bord du fossé. On l'appelait la tour de l'*huis*, pour la distinguer de celle de l'*huisset*, dont nous parlerons tout à l'heure. L'huis donnait entrée à ce vaste enclos qui contenait la ferme, le colombier, la héronnière, le mail, etc., et qui s'appelait invariablement la *basse-cour*, parce qu'elle était toujours située plus bas que le préau. A notre gauche, s'étend le mur élevé du jardin, percé, de distance en distance, d'étroites meurtrières, où l'on pouvait encore, en cas de surprise, se réfugier et harceler l'ennemi, maître de la basse-cour.

Un chemin pavé conduisait tout droit, le long de ce mur, à la seconde enceinte, celle où le second fossé, alimenté par la petite rivière, allait rejoindre l'étang situé au fond du préau. Sur ce fossé, bordé de sa contrescarpe gazonnée, était jeté le pont dormant, c'est-à-dire un pont de pierre fort ancien, comme l'indiquait son inclinaison en coude par rapport à la tour d'entrée. C'était une coutume, au moyen-âge, que certains antiquaires expliquent en disant que les archers assiégeants, en levant le bras pour tirer, découvraient leur flanc aux archers assiégés. D'autres nous disent que ce coude rompait forcément l'élan d'un assaut. Peu importe.

La tour de l'Huisset fermait ce pont dor-

mant et le préau. Elle avait une petite herse de fer et de bonnes portes de plein chêne garnies d'énormes têtes de clous. C'était, avec le fossé, la seule défense du manoir proprement dit. En se donnant la satisfaction d'abattre le vieux donjon de ses pères et de le remplacer par ce pavillon d'agrément qu'on appelait la Grand'-Maison, le marquis s'était dit avec raison que, bastille ou villa, sa gentilhommière ne tiendrait pas une heure contre le moindre canon. Mais, contre les petits moyens d'attaque dont pouvaient disposer des bandits ou des voisins hostiles, le bon fossé rapide et profond, les petits fauconneaux dressés de chaque côté de l'Huisset, et les fenêtres garnies de leurs meurtrières percées en biais du côté de la basse-cour,

pouvaient tenir assez longtemps. Par une habitude de luxe plutôt que de prudence, le manoir était toujours bien approvisionné de vivres et de munitions.

Ajoutons que fossés et murailles, toujours bien entretenus, fermaient le tout, même le jardin, et que si Aristandre eût pris le temps de la réflexion, il eût emporté Mario hors de la basse-cour, dans le village, et non dans ce jardin, qui pouvait devenir pour lui une prison aussi bien qu'un refuge. Mais on ne s'avise jamais de tout, et Aristandre ne pouvait pas supposer qu'en un tour de main on ne chassât pas l'ennemi de la place. Le brave homme ne brillait pas par l'imagination ; ce fut un bonheur pour lui que de ne pas se laisser

émouvoir par les figures fantastiques et véritablement effrayantes qui s'offraient à ses regards étonnés. Aussi crédule qu'un autre, il se consulta tout en courant, mais sans cesser de courir sus, et quand il en eut assommé un ou deux, il se fit ce raisonnement philosophique, que c'était *de la canaille*, et rien de plus.

V

Mario, collé à la grille du jardin et tout palpitant d'ardeur et d'émotion, l'eut bientôt perdu de vue. La meule enflammée s'était écroulée; on se battait dans l'obscurité; l'enfant ne pouvait suivre que par l'audition des bruits confus les péripéties de l'action. Il jugea que l'intervention du robuste et brave Aristandre rendait le courage aux défenseurs du manoir; mais,

après quelques instants d'incertitude qui lui parurent des siècles, il lui sembla que les assaillants gagnaient du terrain, que les cris et les piétinements reculaient jusqu'au pont dormant, et, dans un court moment d'affreux silence, il entendit un coup de feu et la chute d'un corps dans la rivière. Quelques secondes après, la herse de l'huisset tombait à grand bruit, et une décharge de fauconneaux faisait reculer, avec d'effroyables vociférations, la troupe engagée sur le pont. Une partie de ce drame incompréhensible était accomplie ; les assiégés étaient rentrés et enfermés dans le préau, les envahisseurs étaient maîtres de la basse-cour. Mario était seul; Aristandre était probablement mort, puisqu'il l'abandonnait au milieu, ou du

moins tout à côté d'ennemis qui, d'un instant à l'autre, pouvaient faire irruption dans ce jardin en enfonçant la grille, et s'emparer de lui.

Et il n'y avait pas moyen de fuir sans escalader cette grille et sans risquer de tomber dans les mais de ces démons! Le jardin n'avait d'issues que sur la basse-cour et ne communiquait en aucune sorte avec le château. Mario eut peur; puis l'idée de la mort d'Aristandre et peut-être de quelque autre bon serviteur également cher fit couler ses larmes. Et même son pauvre petit cheval, qu'il avait laissé, la bride sur le cou, à l'entrée de la cour, lui revint en mémoire et ajouta à son chagrin. Lauriane et Mercédès étaient en sû-

reté, sans doute, et il y avait encore bien du monde autour d'elles, puisque, du côté du hameau, un morne silence attestait que bêtes et gens s'étaient réfugiés tout d'abord dans l'enclos pour recevoir l'ennemi à l'abri des murailles. C'était l'usage des temps, qu'à la moindre alarme, les vassaux vinssent chercher en même temps qu'apporter aide et secours au manoir seigneurial. Ils y accouraient avec leur famille et leur bétail.

Mais si Lauriane et ma Morisque se doutent que je suis ici, pensait le pauvre Mario, comme elles doivent être en peine de moi! Espérons qu'elle ne me croient pas rentré! et ce bon Adamas, je suis sûr qu'il est comme un fou ! Pourvu qu'on ne l'ait pas fait prisonnier!

Ses larmes coulaient en silence ; tapi dans un buisson d'ifs taillés, il n'osait ni se mettre à la grille, où il pouvait être aperçu par l'ennemi, ni s'éloigner de manière à perdre de vue ce qu'il pouvait encore distinguer de la scène de confusion qui régnait dans la basse-cour. Il entendait les hurlements des assiégeants atteints par la mitraille des fauconneaux. On les avait emportés à la ferme, et là sans doute, il y avait aussi des mourants et des blessés du parti des assiégés, car Mario saisissait des inflexions de voix qui ressemblaient à des échanges de reproches et de menaces. Mais tout cela était vague ; du jardin à la ferme, il y avait une assez grande distance ; d'ailleurs, la petite rivière, gonflée par les pluies d'hiver, se mit à faire

beaucoup de bruit. Les assiégés venaient de lever les écluses et les pelles de l'étang pour grossir les eaux du fossé et les rendre plus rapides.

Une lueur montait au-dessus de la porte du manoir ; on avait sans doute allumé aussi un feu dans le préau, pour se voir, se compter et organiser la défense. Celui des assiégeants ne jetait plus qu'un reflet rougeâtre, dans lequel Mario vit flotter rapidement des ombres indécises. Puis il entendit des pas et des voix qui se rapprochaient de lui, et il crut que l'on venait explorer le jardin. Il se tint immobile, et vit passer devant la grille, en dehors, deux personnages bizarrement accoutrés, qui se dirigeaient vers la tour d'entrée. Il

retint son haleine et put saisir ce lambeau de dialogue : « — *Les chiens maudits n'arriveront pas avant lui ! — Tant mieux ! notre part sera meilleure ! — Imbéciles, qui croyez prendre tout seuls...* » Les voix se perdirent, mais Mario les avait reconnues. C'étaient celles de Laflèche et du vieux Sanche.

Le courage lui revint tout à coup, bien que cette découverte n'eût rien de rassurant. Mario n'avait pu ignorer longtemps l'affaire de la Rochaille, et il sentait bien que l'assassin de son père, l'âme damnée de d'Alvimar, était désormais le plus mortel ennemi du nom de Bois-Doré ; mais le concours de Laflèche dans ce coup de main lui fit espérer que Sanche avait pour

auxiliaires la bande des bohémiens, les anciens compagnons de misère de l'enfant en voyage. Il pensa avec raison que ces vagabonds avaient dû s'associer à d'autres bandits plus déterminés ; mais tout cela lui parut moins redoutable qu'une expédition en règle, ordonnée par les autorités de la province, comme on aurait pu le craindre, et, un instant, il eut la pensée de se rendre Laflèche favorable s'il pouvait l'attirer seul de son côté. Mais la méfiance lui revint, lorsqu'il se rappela de quel air brutal et sombre le bohémien lui avait parlé en ce même lieu, quelques mois auparavant.

Il se prit alors à réfléchir sur les paroles

qu'il venait d'entendre. Il sentit qu'il avait besoin de sa lucidité pour les comprendre et en tirer parti au besoin. Sans doute les envahisseurs attendaient un renfort qui n'arrivait pas assez vite au gré de Sanche! « *Ils n'arriveront pas avant lui !* » Le *lui* ne pouvait être que le marquis, dont on redoutait le retour. « *Tant mieux, notre part sera meilleure,* » indiquait chez Laflèche l'espoir du pillage. « *Imbéciles, qui croyez prendre tout seuls !...* » (ce château, apparemment), c'était l'aveu de l'impuissance des assaillants à faire le siége du manoir avec quelque chance de succès. Enfin, Mario, qui avait aperçu des figures barbouillées, masquées, horribles et grotesques, des déguisements endossés sans doute par les bohémiens pour épou-

vanter les paysans du bourg et de la ferme, et qui, malgré sa vaillance, en avait été effrayé lui-même, se trouvait plus rassuré d'avoir affaire à des coquins en chair et en os qu'à des êtres fantastiques et à des périls inexplicables.

Ne pouvant rien faire pour le moment que de se tenir caché, il attendit que les voix et les pas fussent éloignés de la grille pour s'en éloigner lui-même et chercher un refuge contre le froid de la nuit dans une des petites fabriques du jardin. Il pensa avec raison que le labyrinthe, dont il connaissait si bien les détours, lui permettrait d'échapper pendant quelques instants à l'éventualité d'une

poursuite, et il s'y engagea, en se dirigeant avec certitude vers cette petite chaumière que l'on appelait par métaphore le *palais d'Astrée*.

Il y était à peine entré, qu'il lui sembla entendre des pas sur le sable de l'allée circulaire. Il écouta.

— Ce sont des feuilles sèches que le vent fait tourner, pensa-t-il, ou quelque bête de la ferme qui se sauve ici. Mais, s'il en est ainsi, la grille du jardin serait donc ouverte? Alors, je suis perdu! Mon Dieu! ayez pitié de moi!

Cependant le bruit était si léger, que Mario s'enhardit à regarder à travers le

lierre qui tapissait sa retraite, et il vit un petit être qui tournait, indécis, comme pour chercher un refuge dans le même lieu. Mario n'avait pas eu le temps de fermer la porte de la chaumière derrière lui ; le petit être entra et lui dit à voix basse :

— Est-ce que tu es là, Mario ?

— C'est donc toi, Pilar ? lui dit l'enfant, surpris par un sentiment de joie en reconnaissant sa petite compagne qu'il avait cru morte ; mais il ajouta tristement : Est-ce pour me livrer, que tu me cherches ?

— Non, non, Mario ! répondit-elle. Je

veux me sauver de Laflèche. Sauve-moi, mon Mario, car je suis trop malheureuse avec ce maudit !

— Et comment pourrai-je te sauver, moi qui ne sais comment me sauver moi-même ? Va-t'en d'ici, ou restes-y sans moi, ma pauvre Pilar, car ces bandits, en te cherchant, vont me trouver aussi.

— Non, non, Laflèche croit m'avoir laissée là-bas avec le mort !

— Quel mort ?

— Ils l'appellent d'Alvimar. Il est mort l'autre nuit ; ils l'ont enterré ce matin.

— Tu rêves... ou je ne comprends pas. N'importe ! tu t'es échappée ?

— Oui, je savais que l'on venait ici pour prendre ton château et *ton trésor* ; j'ai descendu *en chat* par une toute petite fenêtre, et j'ai suivi de loin la bande. J'espérais qu'on tuerait Laflèche et ces mauvais coquins qui n'ont jamais voulu avoir pitié de moi.

— Quels coquins ?

— Les bohémiens faiseurs de tours que tu connais, et puis beaucoup d'autres que tu ne connais pas, et qui sont venus se mettre avec eux. Ils m'ont bien fait souffrir à Brilbault, va !

— Qu'est-ce que Brilbault? N'est-ce pas une masure du côté de...

— Je ne sais pas. Je ne sortais jamais, moi! Ils couraient tout le jour et me laissaient avec le malade blessé, qui se mourait toujours, et son vieux domestique, qui me détestait, parce qu'il disait que c'était moi qui portais malheur au monsieur et l'empêchais de guérir. J'aurais bien voulu qu'il mourût plus tôt, car je les détestais aussi, moi, ces Espagnols! et j'ai bien fait des sorts contre eux. Enfin, le plus jeune est mort au milieu de ces enragés qui buvaient, chantaient et criaient toute la nuit, et qui m'empêchaient de dormir. Aussi je suis malade. J'ai toujours la fièvre. C'est peut-être

heureux pour moi, ça m'empêche d'avoir faim.

— Ma pauvre fille, voilà tout l'argent que j'ai sur moi. Si tu peux te sauver, ça te servira ; mais, bien que je ne comprenne rien à ce que tu me racontes, il me semble que tu as été folle de venir ici, au lieu de t'en aller bien loin de Laflèche. Cela me fait craindre que tu ne ne sois d'accord avec lui pour...

— Non, non, Mario ! garde ton argent ! et si tu crois que je veux te livrer, va-t'en te cacher ailleurs, je ne te suivrai pas. Je ne suis pas méchante pour toi, Mario. Il n'y a que toi au monde que j'aime ! Je suis venue, croyant que, pendant qu'on se

battrait, je pourrais entrer dans ton château et rester chez toi. Mais tes paysans ont eu trop de peur ; on en a tué, les autres se sont sauvés dans ta grande cour. Tes domestiques se sont bien défendus, mais ils n'ont pas été les plus forts. J'étais cachée sous des planches, le long de ce mur de jardin, en dedans. Je voyais tout par une petite fente. Je t'ai vu entrer dans la cour, sur ton cheval ; j'ai vu un grand homme te renfermer ici. Je ne te reconnaissais pas tout de suite à cause de tes beaux habits ; mais quand tu as marché pour venir dans cette petite maison, j'ai bien reconnu ton pas, et je t'ai suivi.

— Et à présent, qu'est-ce que nous

allons faire? Jouer à cache-cache, le mieux que nous pourrons, dans ce jardin, où, sans doute, on va venir fureter?

— Qu'est-ce que tu veux qu'on vienne faire dans un jardin? On sait bien qu'en hiver il n'y a pas de fruits à voler! D'ailleurs, les maudits ont déjà bien trouvé à manger et à boire dans les grands bâtiments qui sont là-bas; c'est la ferme, n'est-ce pas? Je sais bien ce qu'ils font tout de suite, quand ils entrent dans une maison qui n'est pas gardée. Je n'ai pas besoin de les voir, va! Ils tuent les bêtes et ils mettent la broche; ils défoncent les tonneaux; ils enfoncent les armoires; ils remplissent leurs poches, leurs sacs et leurs ventres. Dans une heure, ils seront

tous fous, ils se disputeront et s'estropieront les uns les autres. Ah! si ton sot domestique ne nous avait pas enfermés ici, il ne serait pas malaisé de nous en aller! Mais sans doute que le mur de ce jardin a quelque trou par où l'on peut passer le corps? Je suis toute petite, et tu n'es pas gros. Quelquefois, en grimpant sur un arbre, on gagne le haut du mur. Est-ce que tu ne sais plus grimper et sauter, Mario?

— Si fait, mais je sais qu'il n'y a ni trou ni arbre qui nous puisse servir à rien. Il y a l'étang qui borde le préau; mais je ne sais pas encore nager. Il a fait trop froid depuis que je suis ici, pour que j'aie pu apprendre. Il y a bien une petite

barque que l'on pourrait nous envoyer du château si l'on nous savait là. Mais comment nous faire voir? il fait trop nuit; et entendre? l'écluse fait trop de tapage! Ah! mon pauvre Aristandre est pris ou mort, puisque...

— Non pas, mon petit comte du bon Dieu! dit en dehors une grosse voix qui essayait de se rendre mystérieuse : Aristandre est là qui vous cherche et vous entend.

— Ah! mon cher carosseux! s'écria Mario en jetant ses bras autour de la grosse tête qui passait par la lucarne basse du petit réduit. C'est donc toi! mais

comme tu es mouillé, mon Dieu ! Est-ce du sang ?

— Non ! Dieu merci ! c'est de l'eau, répondit Aristandre, de l'eau bien froide ! mais je n'en ai pas bu, heureusement pour moi ! J'ai été poussé, poussé, emporté malgré moi sur le pont dormant, par nos diables de paysans, qui reculaient pour entrer dans le préau. J'ai vu que j'allais être forcé d'y entrer aussi, et que je n'en pourrais plus sortir pour vous retrouver. Alors j'ai lâché mon dernier coup de pistolet, et j'ai sauté dans la rivière. Coquine de rivière ! j'ai cru que je n'en sortirais jamais, d'autant plus que, du château, on a tiré sur moi, me prenant pour un ennemi. Enfin, me voilà ! il y a

un quart d'heure que je vous cherche ; je me doutais bien que vous seriez dans l'*affinoire* (Aristandre appelait ainsi le labyrinthe) ; mais, depuis dix ans que je le connais, je ne sais pas encore m'y retourner. Allons ! il faut sortir d'ici, essayons ! Laissez-moi faire ! Mais avec qui diantre êtes-vous là ?

— Avec quelqu'un qu'il faut sauver aussi, une petite fille malheureuse.

— Du bourg ? Ah ! ma foi, ça m'est égal, on la sauvera si on peut. Vous d'abord ! Je vais voir ce qui se passe dans la basse-cour ; restez là et parlez tout bas.

Aristandre revint au bout de peu d'instants. Il était soucieux.

— S'en aller n'est pas facile, dit-il à voix basse aux enfants. Ah ! ces gens du bourg ! faut-il qu'ils soient maladroits pour avoir laissé prendre la ferme ! Et, à présent que les coquins y font leur saoulerie, si, du château, on faisait une sortie, on les tuerait comme des porcs jusqu'au dernier ! On croit avoir affaire à des démons, et moi, je dis que c'est des gens déguisés, de la vraie canaille ! Écoutez-les crier et chanter !

— Eh bien ! profitons de leur débauche, dit Mario, traversons ce bout de

cour, où il n'y a peut-être personne, et gagnons la tour de l'Huis.

— Oh ! dame ! oui, bien sûr. Mais ils se sont renfermés, les gueux. Ils savent bien que M. le marquis peut venir dans la nuit, et il faudra qu'il mette le siége devant sa porte !

— Oui ! s'écria Mario, c'est pour cela que j'ai vu Sanche aller de ce côté-là avec Laflèche !

— Sanche ? Laflèche ? Vous les avez reconnus ? Ah ! j'ai envie d'aller tout seul tomber dessus ces fameux chefs !

— Non, non, dit Pilar; ils sont plus

forts et plus méchants que vous ne croyez !

— Mais s'ils n'ont fait que fermer l'huis, nous pouvons bien le rouvrir, dit Mario, qui réfléchissait plus vite que le carrosseux. Et s'ils y ont laissé des gardiens... Eh bien! à nous deux, Aristandre, nous pouvons essayer de les tuer pour passer. Tu délibères? Il le faut, vois-tu, mon ami. Il faut courir avertir mon père. Autrement, puisque nos gens d'ici sont effrayés, ils laisseront prendre le château. Quand les coquins auront fini de se repaître, ils tâcheront d'y mettre le feu. Qui sait ce qui peut arriver? Allons, allons carrosseux, mon ami, ajouta le brave enfant en tirant sa petite rapière ; prends

un pieu, une massue, nn arbre, n'importe quoi, et marchons !

— Attendez, attendez ! moa mignon maître ! répondit Aristandre, il y a par là des outils... laissez-moi chercher. Bon ! je tiens une pelle ; non, une tranche ! j'aime mieux ça ! avec ça, je ne crains personne ! Mais écoutez-moi, savez-vous où est votre papa ?

— Non, tu m'y conduiras.

— Si je sors d'affaire, oui. Sinon, vous serez forcé d'y aller tout seul. Savez-vous où est Étalié ?

— Oui, j'y ai été. Je connais le chemin.

— Vous savez l'auberge du *Geault-Rouge?*

— Du *Coq-Rouge?* Oui, j'y suis descendu deux fois. Ça n'est pas difficile à trouver, c'est la seule maison de l'endroit ; eh bien ?

— Votre papa est là jusqu'à dix heures du soir. Si vous arrviez trop tard, allez à Brilbault, il y sera.

— Au bas du Coudray ?

— Oui. Il y sera avec son monde. La course est longue, vous ne ferez jamais tout ça à pied ?

— J'irai à Brilbault tout de suite moi, dit Pilar. Je sais le chemin, j'en arrive.

— Oui, s'écria le carrosseux, va, petite, tu avertiras M. Robin. Le connais-tu ? Tu n'es pas d'ici ?

— C'est égal, je le trouverai.

— Ou M. d'Ars, te souviendras-tu ?

— Je le connais, je l'ai vu une fois.

— Alors, marchons ! Ah ! monsieur Mario, si je pouvais mettre la main sur votre cheval ? vous iriez plus vite et sans vous tuer à courir.

— Je sais courir, dit Mario ; ne songe pas au cheval, c'est impossible.

— Une minute encore, reprit Aristandre, et faites attention. Le pont est levé ; vous saurez bien faire tomber le tablier. Ça ne pèse rien.

— C'est très facile !

— Mais la sarrazine est baissée! Ne vous inquiétez pourtant pas, je vas monter dans la salle de manœuvre. S'il y a du monde, tant pis pour eux, je cogne, je tue, je lève un pieu ! Ne vous amusez pas à m'attendre. Passez, filez, volez! Si le pieu retombe sur la petite, tant pis pour elle; vous n'y pouvez rien, ni moi non

plus. A la garde de Dieu! Filez toujours, je vous rattraperai.

— Mais si tu es... Mario s'arrêta, le cœur serré.

— Si je suis escofié, vous voulez dire? Eh bien! vous auriez beau vous en chagriner, il n'en sera ni plus ni moins. En me plaignant, vous perdrez la tête et les jambes! vous ne devez songer qu'à courir.

— Non, mon ami, c'est trop de risques pour toi; restons cachés ici.

— Et pendant que nous nous cacherons, si on brûle madame Lauriane, vo-

tre Mercédès, Adamas... et mes pauvres chevaux de carrosse qui sont là-dedans! D'ailleurs... Tenez! j'y vas tout seul. Quand ça sera ouvert, vous passerez.

— Allons, allons! dit Mario. Tout pour Lauriane et Mercédès.

Et il allait s'élancer hors du jardin, lorsque Pilar le retint. Fais attention qu'il doit venir ici d'autres *maudits*, je le sais. Si tu les rencontres, cache-toi bien, car tes habits à boutons d'or reluisent dans la nuit comme des diamants, et pour avoir tes habits, ils te tueront!

— Une idée! s'écria Mario. Je vas vite-

ment reprendre mes loques de malheureux qui sont là !

Le lecteur se souvient du trophée champêtre, sentimental et philosophique, suspendu dans la chambre en grande cérémonie.

Mario le détacha lestement, et, en deux minutes, jetant là, soie, velours et galons, il se revêtit de son ancienne défroque, après quoi on se dirigea vers l'*huis*, en marchant sans bruit et sans dire un mot.

Il n'y avait guère qu'une cinquantaine de pas à faire le long du mur en dehors du jardin. On les fit, sinon sans danger,

du moins sans encombre, au bruit des rires, des blasphêmes, des cris et des chants rauques qui partaient de la ferme. La tour de l'huis était sombre et muette. Aristandre plaça les deux enfants tout près de la sarrazine, Marîo en avant, touchant au dernier pieu de gauche. Puis il prit sa main dans la sienne pour lui faire saisir l'anneau de la chaîne qui te-nait levé le tablier du pont. Il ne s'agis-sait que de faire sortir cet anneau du cro-chet planté dans la muraille.

Il n'y avait plus un mot à échanger. Autour d'eux, sur l'escalier, sur leurs têtes, pouvaient et devaient se trouver des sentinelles endormies ou inattentives. Mario ne pouvait serrer les mains du

carrosseux dans les siennes, qui tenaient déjà l'anneau sorti et la chaîne tendue. Il porta ses lèvres sur cette main rude et y déposa à la hâte un baiser muet; c'était peut-être un éternel adieu.

Aristandre, profondément attendri, n'en retira pas moins brusquement sa grosse patte, comme pour dire : Allons, ne songez qu'à vous, et faisant vivement le signe de la croix dans les ténèbres, il monta résolûment l'escalier court et raide de la galerie de manœuvre.

— Qui va là ? cria une voix sourde que Mario reconnut aussitôt pour celle de Sanche; et comme le carrosseux montait

toujours et atteignait le côté gauche de la galerie, la voix ajouta :

— Répondras-tu, balourd ? es-tu ivre ? Réponds, ou je fais feu sur toi !

Moins d'une minute après, le coup partit ; mais le pieu était levé. Mario lâchait la chaîne, s'élançait sur le pont et fuyait sans regarder derrière lui. Il lui sembla qu'on criait l'alerte sur le moucharabi et et qu'une balle sifflait à ses oreilles, il n'entendit pas l'explosion, tant il avait le sang à la tête. Quand il fut hors de portée, il s'arrêta contre un arbre, se sentant défaillir à la pensée de ce qui se passait entre le pauvre Aristandre et les guetteurs ennemis. Il entendit de grandes clameurs

dans la tour et comme des coups de pic contre la pierre. C'était la pioche d'Aristandre qui faisait le moulinet dans l'obscurité ; mais il gardait prudemment le silence, afin d'être pris pour un bohémien ivre, et Mario, en cherchant à saisir un éclat de sa voix, au milieu de celles des autres, perdait l'espérance, et, avec l'espérance, le courage de fuir sans lui.

Le pauvre enfant songeait si peu à lui-même, qu'il ne tressaillit même pas en se sentant serrer le bras. C'était Pilar qui l'avait devancé à la course, et qui revenait sur ses pas pour le chercher.

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que tu

fais là ? lui dit-elle. Viens donc, pendant qu'ils le tuent ! Quand ils auront fini de le tuer, ils courront après nous !

L'effroyable sangfroid de la petite bohémienne fit horreur à Mario. Élevée au milieu des scènes de violence et de carnage, elle ne connaissait presque plus la peur, et ne soupçonnait même pas la pitié !

Mais, par je ne sais quel enchaînement rapide d'idées, Mario pensa à Lauriane, et toute la résolution dont un enfant peut être capable, lui revint au cœur. Il reprit sa course, et, faisant signe à Pilar de suivre le chemin d'en bas, il se dirigea vers celui qui monte aux plateaux du Chaumois.

Au bout de dix pas, il tomba en heurtant un objet placé en travers du chemin. C'était le second cadavre qu'Aristandre lui avait montré en arrivant, et qu'ils n'avaient pas eu le temps de regarder. En se sentant sur ce mort, Mario fut pris d'une sueur froide, c'était peut-être Adamas ! Il eut le courage de le toucher, et après s'être assuré que c'était les habits d'un paysan, il se remit à courir.

La vue du ciel pâle au-dessus de la plaine nue lui rendit un peu de respiration ; l'obscurité l'étouffait. Il prit à vol d'oiseau ; mais une nouvelle terreur l'attendait dans cette plaine. Une forme pâle et indécise semblait voltiger sur les sillons. Elle venait vers lui. Il chercha à

l'éviter; elle le suivait. C'était une bête quelconque lancée après lui. Tous les contes de la veillée des villageois sur la levrette blanche et le lapin qui crie : *Robert est mort !* lui revinrent à la mémoire.

Mais, tout d'un coup, la bête hennit et se montra d'assez près pour être reconnue. C'était le bon petit cheval de Mario qui l'avait senti de loin, et qui revenait s'offrir à lui.

— Ah ! mon pauvre Coquet ! s'écria l'enfant en saisissant sa crinière, que tu viens donc à point ! et tu me reconnais, pauvre petit, malgré ces habits que tu n'as jamais vus ? Tu as donc eu bien peur pendant cette méchante bataille ? Tu t'es

sauvé tout de suite avant qu'on eût levé le pont, et tu manges là des chardons secs au lieu de ton avoine ? Allons, allons ! nous souperons tous deux quand nous aurons le temps !

En babillant ainsi à son cheval, Mario raccommodait ses étriers un peu endommagés dans les buissons. Puis, s'étant mis en selle, il partit comme un trait.

Nous le laisserons courir et reviendrons à Briantes, où la situation des assiégés nous cause quelque souci.

Lorsque Mario et Aristandre étaient arrivés à Briantes, il n'y avait pas un quart d'heure que les bandits y avaient fait leur

brusque apparition. Lauriane allait se mettre à table, lorsque des cris confus et des coups de fusil se firent entendre dans le hameau, nous pouvons dire, selon la coutume du pays, le bourg, puisque cette petite colonie était anciennement fortifiée ; mais le vieux mur de blocs gallo-romains était, en vingt endroits, écroulé jusqu'au niveau du sol, et il y avait longtemps que l'on ne faisait plus la dépense d'y placer des portes.

Ces bruits, que les habitants du château et même ceux de la ferme prirent d'abord pour quelque chasse donnée par les villageois à un gros gibier fourvoyé dans leur enclos, prirent bien vite un caractère plus alarmant. Chacun s'arma de ce qui lui

tomba sous la main, et les batteurs en grange, brandissant leurs fléaux, coururent à la tour de l'huis. Mais ils furent à l'instant repoussés et paralysés par les habitants du bourg, qui, venant de toutes les directions, se trouvaient assemblés aux abords du pont, et, dans leur épouvante, étouffaient et renversaient les gens accourus à leur secours.

La bande des assaillants ne se composait cependant que d'une cinquantaine d'hommes suivis de femmes et d'enfants; mais on se souvient que le marquis avait mis sur pied et envoyé à l'attaque de Brilbault tous les hommes solides et hardis de son petit fief, si bien que la population surprise par les brigands était en ce mo-

ment composée aussi de femmes et d'enfants, de vieillards estropiés ou d'adolescents malingres.

La vue des figures horribles affublées par ces bandits produisit l'effet qu'ils s'en étaient promis. Une panique générale s'empara des paysans, et la peur ne leur donna que la force qu'il fallait précisément pour empêcher les bons serviteurs du château de se porter à la rencontre des ennemis. Un des morts que Mario trouva sur le chemin était un jeune homme infirme qui tomba et fut écrasé sous les pieds des fuyards. L'autre, un pauvre bon vieux qui seul essaya de se retourner contre l'ennemi, et fut assommé par Sanche à coups de crosse.

On n'eut donc que le temps de repasser le pont, et on ne put le lever à cause des traînards qui arrivaient en beuglant et en demandant refuge pour eux et leurs bêtes. L'ennemi profita du désordre pour les joindre. Alors le combat s'engagea sous la voûte de l'huis, où les gens du château, entourés d'enfants qui criaient et d'animaux stupides et immobiles, ou blessés et furieux, furent immédiatement forcés de lâcher pied.

A peine furent-ils rentrés dans la basse-cour, que les paysans les abandonnèrent pour aller se jeter sur le pont-dormant, et les braves gens, qui n'étaient pas plus d'une dizaine, furent entourés par les bandits et contraints de reculer jusqu'à l'huis-

set, au milieu d'une lutte héroïque. Un des meilleurs, le fermier Charasson, y fut tué, deux autres furent blessés. Tous y eussent péri, car le terrible Sanche frappait avec une rage désespérée, sans la lâcheté de Laflèche et consorts, « qui se souciaient de pillerie et nullement de recevoir de mauvais coups. » Réduits à sept, les braves domestiques durent rentrer dans le préau, ce qui ne fut pas facile, à cause de l'encombrement qui y régnait. L'affaire fut si chaudement poussée par Sanche, qu'une grande partie des animaux resta dehors, ou, prise de vertige, se jeta dans la rivière.

Pendant cette lutte acharnée, mais si rapide qu'elle avait à peine duré dix mi-

nutes, Lauriane et Mercédès s'étaient tenues d'abord tremblantes et muettes sur la plate-forme de l'huisset. Quand elles virent leur gens plier, saisies spontanément du courage que donne la peur aux faibles quand ils ne sont pas idiots, elles coururent aux fauconneaux, qui étaient toujours en état de faire leur office. Elles s'empressèrent d'allumer les mèches et se tinrent prêtes, s'encourageant l'une l'autre, et tâchant de se rappeler ce qu'elles avaient vu faire et enseigner, par manière d'exercice, à Mario et aux jeunes gens de la maison. Mais il n'y avait pas encore moyen de tirer sur l'ennemi, tant qu'il s'étreignait corps à corps avec les défenseurs du manoir.

Mais que faisait Adamas, en ce moment

suprême? Adamas était dans les entrailles de la terre.

On se souvient d'un passage secret, à l'aide duquel on devait, au besoin, faire évader Lucilio. Ce souterrain, passant sous le fossé, conduisait à un chemin creux que les inondations avaient ensablé depuis quelques années. Adamas s'était imaginé que le déblaiement de l'ouverture serait l'affaire de quelques heures de travail de ses terrassiers. Mais le dommage était plus considérable, et, depuis trois jours, on n'avait pas réussi à rendre le passage praticable. Il allait chaque soir examiner l'ouvrage de la journée, et, pendant la bataille, il était donc là, enfoui, faisant son inspection, prenant ses mesures

à la toise et ne se doutant pas du vacarme qui régnait au dehors.

Quand il sortit de son trou, qui aboutissait au-dessous de l'escalier de la tourelle, il fut comme ivre pendant quelques instants et se crut halluciné; mais lui, l'homme aux expédients, il recouvra vite sa présence d'esprit. Il arrivait juste au moment où les assiégés faisaient irruption dans le préau et où. chacun perdant la tête, l'ennemi allait y pénétrer aussi. Agile et toujours bien chaussé, en véritable *homme de chambre* qu'il était, il ne fit qu'un saut à la manœuvre de l'huisset pour abattre la herse, au nez et même un peu sur le dos des assaillants; si bien que la base de cet instrument de clôture ne joignait pas la terre. Il s'en aperçut à temps.

— Clindor ! s'écria-t-il au page éperdu qui s'apprêtait à fermer les portes devant la herse, arrête, arrête ! d'où vient que la herse ne descend plus? J'en ai encore un pied au-dessus de la rainure.

Clindor, qui n'était pas bien brave, quoiqu'il fît tout son possible pour l'être, regarda et recula d'horreur. — Je le crois bien, dit-il, il y a trois hommes dessous !

— *Numes célestes !* des nôtres? Regarde donc, triple veau de lait.

— Non ! non ! des leurs.

— Eh bien ! tant mieux ! par Mercure ! Vite ici, du monde ! Montez sur la tête de

la herse, pesez! pesez! Ne voyez-vous pas que ces corps morts serviront aux vivants à passer sous les dents de fer, et qu'une fois sous la voûte, ils mettront le feu à nos portes? Allons, allons! en bas, vous autres! A coups de maillet, de pied, de crosse, cassez-moi les têtes qui voudront passer! Taille avec ta faulx, vivants et morts, mon brave Andoche! Et toi, Châtaignier, as-tu encore une charge de plomb? A ce museau rouge qui s'avance! C'est ça! bravo! Par le dieu Theutatès, c'est bien! en pleine gueule! Ça en fait encore un de moins!

Mêlant ainsi des apostrophes sublimes à des trivialités par lesquelles il daignait se mettre à la portée du petit monde, Ada-

mas vit avec satisfaction la herse tomber tout à fait sur les corps, et les assaillants reculer jusqu'à la tête du pont. A présent, aux fauconneaux, s'écria-t-il. Plus vite que ça, mes Cupidons! Allons, mille tonnerres du diable, pointez, pointez! Faites-moi une fricassée de ces oiseaux de ténèbres!

La petite artillerie du manoir découragea les bandits, qui n'avaient pas de quoi y répondre, et qui, emportant leurs blessés, se décidèrent, en attendant mieux, à aller piller et banqueter dans la ferme abandonnée. On jeta des veaux et des moutons tout vivants dans la meule embrasée, d'où s'exhala bientôt une âcre odeur de toison brûlée. On repoussait, à

coups de fourche, les malheureuses bêtes qui voulaient échapper à ce supplice. Elles furent dévorées, moitié crues et moitié en charbons. Les tonneaux du cellier de la ferme furent défoncés. Tout s'enivra plus ou moins, même les enfants et les blessés. On jeta dans le feu le corps du malheureux fermier, et on eût traité de même les deux valets prisonniers, sans l'espoir de leur rançon, et cela en dépit de Sanche, qui ne voulait faire quartier à personne.

Seul, le vieux Espagnol ne songeait ni à manger, ni à boire, ni à voler. C'était contre son gré que la bande de Brilbault avait devancé les auxiliaires plus sérieux qu'il attendait impatiemment pour con-

sommer sa vengeance. Il s'inquiétait, non d'y perdre la vie, il en avait fait d'avance le sacrifice, mais de voir échouer son entreprise par la précipitation et l'avidité des misérables qui s'y étaient associés. Ne pouvant les retenir jusqu'à l'heure où ses véritables alliés devaient ouvrir la marche et conduire l'expédition, il les avait suivis pour ne laisser à personne le soin de torturer les beaux messieurs de Bois-Doré, s'ils avaient la mauvaise chance de tomber aux mains de ces volereaux.

Au milieu du combat, lui, le seul fanatiquement brave, il s'était trouvé naturellement à leur tête. Mais, la bataille gagnée, il n'était plus rien pour eux, et bientôt, comme nous l'avons vu, il dut prendre lui-

même le soin d'aller garder la tour de l'huis, par où une surprise était à craindre, et d'où il guettait, d'ailleurs, l'arrivée de ceux qui devaient effectuer la prise et le sac du château, par conséquent la perte de tous ceux qui avaient servi de motif ou d'instrument à la mort de d'Alvimar.

Si on était plus sage dans le château que dans la basse-cour, on n'y était pas plus calme, et on prenait à la hâte toutes les dispositions nécessaires pour se défendre contre un nouvel assaut. On voyait et on entendait l'orgie des bandits, et si l'on eût voulu sacrifier la ferme, il eût été facile de les en déloger à coups de biscaïens. Mais, outre qu'on espérait voir arriver du renfort dans la nuit, avant que ces misé-

rables eussent eu la pensée de mettre le feu aux bâtiments de la basse-cour, on craignait de tirer sur les prisonniers, dont on ne savait pas le nombre, et sur le bétail, qui était trop considérable pour passer tout entier dans l'estomac de ces affamés.

On se compta, et l'absence des infortunés qui avaient succombé, ou qui étaient pris, fut constatée. Adamas fit entrer dans le bâtiment des écuries tout le pauvre personnel inutile de la paroisse. On donna à ces malheureux force paille fraîche, en leur prescrivant de se tenir tranquilles, et de se lamenter tout bas, ce qui ne fût point aisé à obtenir. Lauriane et Mercédès s'occupèrent de panser les blessés et de faire souper les enfants.

Pendant ce temps, Adamas postait son monde à tous le endroits exposés au feu des assaillants, de manière à les prévenir par le leur, et, pour que personne ne s'endormît, il passa le temps à aller de l'un à l'autre, distribuant des éloges et des encouragements, montrant de l'espoir, de la crainte, ou une confiance absolue dans la suite des évènements, selon le tempérament de chacun. Le sage Adamas, n'ayant jamais manié d'autre arme que le peigne et le fer à papillottes, remplissait évidemment le rôle de la mouche du coche, rôle qu'il savait rendre utile, et que savent bien nécessaire, parfois, ceux qui connaissent la lenteur et l'apathie berrichonnes.

Quand tout fut réglé, Adamas, épuisé de

fatigue et d'émotion, se jeta sur une chaise dans la cuisine, pour reprendre haleine, ne fût-ce que cinq minutes, et recueillir ses esprits. Il avait le cœur bien gros et n'osait confier sa peine à personne. Lui seul savait que Mario ne devait point accompagner son père à Brilbault, et que, s'il n'était pas déjà revenu et pris, il pouvait, d'un moment à l'autre, arriver et tomber aux mains de l'ennemi. Ni Lauriane ni Mercédès ne partageaient son angoisse ; pour ne pas les inquiéter, le marquis leur avait caché ses projets. Selon lui, il ne s'agissait que d'une battue pour laquelle il emmenait son monde. Elles avaient bien pressenti quelque chose de plus sérieux, à son air préoccupé et aux pourparlers qu'il avait eus tout le jour

avec ses amis et ses gens ; mais elles connaissaient trop sa tendresse paternelle pour craindre qu'il exposât Mario dans quelque danger, et toutes deux s'imaginaient qu'il passerait la nuit au château d'Ars ou au château du Coudray.

Adamas était livré à mille perplexités, se demandant s'il ne devrait pas mettre tout son monde à l'ouvrage pour achever de déblayer le passage secret, afin de courir par là à la rencontre de Mario, et d'envoyer avertir le marquis, tout en faisant fuir les femmes. Mais il avait trop mesuré le terrain pour ne pas savoir qu'il y en avait encore pour bien des heures, et, pendant ce travail, le château n'étant plus gardé, pouvait être envahi. Que devien-

drait-on alors, enfermé dans ces souterrains sans issue, dont l'entrée pouvait bien ne pas échapper aux recherches des pillards?

Il fut interrompu dans sa méditation agitée par Clindor, qui s'approchait de lui sur la pointe du pied. — Que viens-tu faire ici, méchant page? lui dit-il avec humeur; et, sans songer qu'il se reposait lui-même, il ajouta : Est-ce une nuit pour se reposer?

— Non! je le sais, répondit le page; mais je cherche...

— Qui? parle vite!

— Le carrosseux! ne l'avez-vous point vu?

— Aristandre? l'aurais-tu vu, toi, que tu le cherches? Réponds donc!

— Je ne l'ai point vu dans le château; mais, aussi vrai que vous êtes là, je l'ai vu sur le pont-dormant, pendant qu'on s'y cognait.

— Mort de ma vie! il n'est point céans, j'en réponds! Mais Mario! il devait le ramener! As-tu vu Mario?

— Non! j'y ai bien pensé. J'ai bien cherché des yeux, Mario n'y était pas.

— Alors, Dieu soit loué! Si Mario eût été avec lui, tu n'aurais pas vu l'un sans l'autre. Il né l'aurait pas quitté d'une semelle. Il ne se serait pas jeté dans la bataille! Sans doute monsieur aura gardé l'enfant et renvoyé le carrosseux pour nous le faire savoir. Mais ce pauvre carrosseux!... Tu dis qu'il se battait?

— Comme trente diables!

— J'en suis bien sûr! Et après?

— Après, après... la herse est tombée, et j'ai couru pour fermer les portes.

— Par l'enfer! elle est peut-être tombée sur... Vite, prends ce flambeau, viens!

— Non, non! J'ai vu les gens écrasés. Il n'en était pas.

— Tu n'as pas bien vu, tu avais peur!

— Peur, moi? Par exemple!

— C'est égal, viens, je te dis!

Et Adamas courut rouvrir les portes et regarder en tremblant les cadavres aplatis sous les dents de fer. On les avait en outre tellement mutilés que ce spectacle atroce fit tomber la torche des mains du page.

Adamas se releva en jurant; mais, à la lueur de la torche fumante prête à s'étein-

dre dans le sang, il vit Aristandre debout derrière lui.

— Ah ! mon ami ! s'écria-t-il en se jetant à son cou, Mario ! où est Mario ?

— Sauvé ! dit le carrosseux et moi aussi, non sans peine ! Vite un verre de genièvre ou de brandevin ! les dents me claquent, je peux encore être bon à quelque chose céans !

— Comme te voilà fait, mon pauvre ami ! dit Adamas qui le conduisit vite dans la cuisine, où Clindor lui versa à boire ; d'où diable sors-tu ?

— De l'étang, parbleu ! répondit le car-

rosseux, qui était couvert de vase : par où serais-je entré ? Il y a un quart d'heure que je piétine dans les herbes et dans la boue ; et, arrachant ses habits en lambeaux, il se mit nu devant le feu, disant : Regarde, Adamas, si je ne perds pas trop de sang, et arrête-moi ça, mon vieux, car je me sens faible.

Adamas l'examina. Il avait quelque chose comme dix blessures et autant de contusions. — *Numes célestes !* s'écria Adamas ; je ne vois pas une place nette sur ton pauvre cadavre.

— Cadavre toi-même ! s'écria le carrosseux en avalant une nouvelle rasade. Me prends-tu pour un revenant ? Et, si je re-

viens de loin, mais me voilà mieux : j'ai le cuir épais comme celui de mes chevaux, Dieu merci ! Ne me laisse pas saigner, voilà tout ce que je te demande. Ça ne vaut rien pour un homme de perdre le sang de son corps.

Adamas le lava et le pansa avec une merveilleuse adresse. Grâce en effet à l'épaisseur de son cuir et à la force herculéenne de ses muscles, il n'avait rien de trop grave. — Et l'enfant ! disait Adamas tout en le rhabillant avec des vêtements secs que Clindor avait couru lui chercher : l'enfant a donc été en danger ?

Aristandre raconta tout, jusqu'au mo-

ment où il avait levé le pieu de la sarrazine.

— L'enfant a passé, ajouta-t-il, car les gueux qui étaient sur le moucharabi ont tiré sur lui, mais ils ne l'ont pas touché. Je tenais le coquin de Sanche à la gorge dans ce moment-là. J'aurais pu l'étrangler, mais je l'ai quitté pour courir sur le moucharabi, et j'ai vu Mario qui filait comme le vent; alors, je suis tombé sur les deux autres coquins. Je n'avais qu'une tranche, mais je les ai mis dans une jolie déroute, va! Le Sanche est revenu sur moi avec sa rapière cassée, et, de la poignée, il me voulait, je crois, écorner, car il me la portait à la tête et à la figure, quand il ne rencontrait pas l'estomac. Ah!

le vieux enragé, qu'il tape dur! Avec ça que j'étais déjà blessé et que je n'avais pas ma force! Mais, tout de même, ça m'a réchauffé un peu, parce que j'avais déjà traversé l'étang pour rejoindre mon mignon Mario dans le jardin, et que je grelottais. C'est égal, je n'ai pas pu en faire une fin, de ce vieux Satan, et voilà tout ce qui m'a chagriné. Quand j'ai entendu que les autres arrivaient à son secours, je me suis laissé couler dans l'escalier de la manœuvre, et, comme il n'a pas la jambe aussi leste qu'il a le bras lourd, j'ai pu regagner le jardin sans qu'il sût où j'avais passé. De là, ma foi, je n'avais plus rien à faire qu'à revenir ici par l'étang, et me voilà.

— Carrosseux! s'écria Adamas, qui,

contrairement à bien des humains, admirait sincèrement les exploits dont il se sentait incapable ; tu es aussi grand que les plus grands héros de M. d'Urfé ! et si monsieur m'en croit, il te fera représenter en tapisserie dans son salon, pour éterniser la mémoire de ton courage et de ton bon cœur.

— S'il ne s'agit que d'être grand, répondit le naïf carosseux, je peux dire que j'ai la taille. Mais ça m'est égal, je vais voir mes chevaux, après quoi nous aviserons à faire une petite sortie pour débarrasser la basse-cour de cette vermine. Qu'en penses-tu, mon vieux ?

Ce n'était pas trop l'avis du sage Ada-

mas. Pendant qu'ils discutaient leurs plans d'attaque et de défense, nous rejoindrons Mario qui arrive en vue du grand arbre dont se couronne encore aujourd'hui le terrier d'Étalié. L'enfant regarde les étoiles, que, dans sa vie de berger, il a appris à connaître : il est environ neuf heures et demie.

A cette époque, une seule maison, s'élevait dans cette solitude ; c'était une hôtellerie en même temps qu'une sorte de rendez-vous de chasse. L'éminence, située au milieu des vastes plaines giboyeuses, était souvent honorée de la halte des seigneurs du pays, qui se réunissaient pour *courre le lièvre*, et pour dîner ou souper à l'enseigne du *Geault* (1) rouge.

(1) Coq. *Gallus.*

C'est ce qui explique comment une auberge assez petite, et située assez près d'une ville pour ne pas prétendre à arrêter d'opulents voyageurs, possédait, dans la personne de maître Pignoux, hôtelier du Geault rouge, un cuisinier du plus rare mérite. Lorsque les gentilshommes du pays se donnaient le plaisir de la pêche aux étangs de Thevet, ils envoyaient vitement quérir maître Pignoux, qui venait, avec sa femme, dresser sa cantine au bord de l'eau, et qui leur servait, sous quelque belle *feuillade*, ces merveilleuses matelottes (on disait alors *étuvées*) qui avaient fait sa réputation. Il se transportait aussi dans les villes et châteaux pour les noces et festins, et en eût remontré, disait-on, aux maîtres-queux de M. le prince.

L'auberge du Geault était solidement bâtie, à deux étages assez élevés, et couverte en tuiles d'un rouge criard qui se voyaient d'une lieue à la ronde. Protégé par les seigneurs du voisinage, maître Pignoux avait obtenu la permission de mettre une girouette sur son toit, privilége nobiliaire auquel il disait avoir droit, puisqu'il avait si souvent occasion d'héberger la noblesse. Aux cris aigres et incessants de cette girouette, qui semblait être le point de mire de tous les soufflets de la plaine, se joignait le claquement perpétuel de la grande enseigne de fer battu qui représentait le Geault rouge dans sa gloire, lequel se balançait fièrement, au bout d'une potence, à une des fenêtres du second étage.

Il y avait, en face de la maison, de l'autre côté de la route, une très vaste écurie, couverte en chaume, et de longs hangars pour abriter la suite que les nobles chasseurs traînaient après eux. L'auberge était spéciale pour les cavaliers. On sait qu'en ce temps encore, les auberges se distinguaient en *hostelleries*, *gîtes* et *repues*. Les gîtes étaient particulièrement affectés pour la nuit, et les repues pour le dîner des voyageurs; ces dernières étaient de méchantes auberges où les gens de bien ne s'arrêtaient que faute de mieux, et où l'on mangeait parfois du corbeau, de l'âne et de l'*anguille de Sancerre*, c'est-à-dire de la couleuvre. Les gîtes, au contraire, étaient souvent très luxueux.

Les hôtelleries se divisaient encore en

auberges pour les gens à pied et en auberges pour les gens à cheval. On y pouvait prendre deux repas. Sur celle du Geault rouge, on lisait en grosses lettres : *Hostellerie par la permission du roy.* Et au-dessous : *Dînée du voyageur à cheval, douze sols; couchée dudist, vingt sols.* Des lettres du roi maintenaient les priviléges des aubergistes. Un voyageur à pied ne pouvait être hébergé dans une hôtellerie de cavalier, et réciproquement. « Les lois françaises empêchent l'un de trop dépenser, l'autre de ne pas dépenser assez (1). »

Mario, qui voyait l'auberge éclairée, ne

(1) Monteil. *Histoire des Français des divers États.*

s'étonna pas du hennissement de joie que poussa son petit cheval, environ à deux cents pas de l'auberge. Il pensa qu'il reconnaissait les êtres.

Mais ce qui l'étonna, c'est que tout d'un coup, il détourna à gauche et fit des difficultés pour reprendre le droit chemin.

L'enfant, qui était sur ses gardes, prêta l'oreille. Il lui sembla entendre un bruit de chevaux venant de l'auberge, que lui masquaient encore les vapeurs de la nuit. Il s'en réjouit.

— Mon père est là, se dit-il, avec tout son monde ; peut-être avec M. d'Ars ou sa suite. Avançons vite!

Mais Coquet se fit tellement prier pour avancer, que le jeune cavalier crut devoir chercher à comprendre *son idée*. Il l'arrêta court, et entendit, beaucoup plus près de lui que l'écurie de l'auberge, le hennissement, à lui bien connu, de Rosidor, le fidèle palefroi du marquis.

— Mon père n'est donc pas là? se dit-il encore. Il ne faudrait pas se croiser en route.

Et comme il ne distinguait sur sa gauche qu'une sorte de taillis épais, il mit la bride sur le cou de Coquet, avec la certitude qu'il saurait rejoindre son camarade.

En effet, Coquel entra dans le taillis et s'arrêta devant une masure déjetée et crevassée. C'était l'ancienne auberge du Géault rouge, abandonnée à sa propre ruine depuis une vingtaine d'années. Bois-Doré, Guillaume et M. Robin s'étant cotisés pour bâtir la nouvelle et en faire don à maître Pignoux comme un témoignage de leur estime pour sa probité et ses talents culinaires.

Mario entra sans obstacle, il n'y avait pas de porte. Il alla toucher Rosidor, qu'il reconnut à son harnais, à sa robe fine aussi bien qu'à sa voix caressante ; et cette circonstance du cheval de son père, caché dans cette ruine, lui donna à réfléchir. Le marquis se cachait peut-être lui-même.

Peut-être était-il là aussi. Mario chercha, appela avec précaution, et, s'étant assuré qu'il était seul, il crut devoir imiter l'exemple qui semblait lui être donné, en attachant Coquet par la bride à côté de Rosidor, et en se dirigeant à pied et sans bruit, vers la nouvelle auberge.

Il longea les buissons et arriva, sans être vu, au beau milieu d'une troupe de cavaliers qui s'installaient dans ce lieu, les uns occupés de leurs montures qu'ils faisaient entrer dans la grande écurie en face ; les autres, déjà débarrassés de ce soin, restaient en travers du chemin, échangeant à demi-voix et d'un air de mystère des paroles que Mario ne comprenait pas.

Il se glissa entre eux sans être aperçu ; mais quand il fut sur le seuil de la vaste ruine de l'auberge, éclairé par la lueur du foyer qui se projetait au dehors, il se sentit prendre au collet par une main rude, et une grosse voix lui dit en français, mais avec un accent allemand bien prononcé : *On ne passe pas !* En même temps, il vit de chaque côté de la porte deux grands hommes noirs armés jusqu'aux dents, et qui montaient la garde.

Alors lui revinrent en mémoire les paroles de Sanche, et ce que Pilar lui avait dit du renfort attendu par les bandits.

— Je suis tombé dans le guêpier, se dit-il; mais je suis déguisé, et ils me pren-

dront pour un petit mendiant. Il faut absolument que je sache si mon père est là.

Il se mit donc à tendre la main et à quémander, du ton piteux qu'il avait entendu affecter aux bohémiens, et qu'il avait quelquefois pris lui-même, en riant sous cape, durant son voyage avec cette honorable compagnie.

On le lâcha aussitôt, mais en lui ordonnant de s'en aller, et, comme il ne comprenait pas, on ne menaça en faisant mine de le coucher en joue.

Il allait s'éloigner, bien décidé à revenir, lorsqu'une autre voix! partant de l'au-

berge, donnant un ordre en allemand, et sur-le-champ, au lieu de le repousser de la porte, on le reprit au collet et on le poussa dans la cuisine.

Là, sans avoir le temps de se rendre compte de rien, il se trouva en présence d'un personnage long, sec et brun, en habit militaire, qui lui dit avec un accent italien :

— Approche, petit, et, si tu as une lettre, donne-la

— Je n'ai pas de lettre, répondit Mario en regardant l'étranger avec assurance.

— Alors, une commission verbale? Parle!

— Avant de parler, dit l'enfant avec beaucoup de présence d'esprit, il faut que je sache à qui je parle.

— Diable! dit l'étranger avec un sourire dédaigneux, nous sommes un garçon avisé; c'est bien, cela! Voilà le mot de passe: *Saccage et Macabre!* Et toi, quel nom t'a-t-on donné?

— Laflèche, répondit Mario, à tout hasard.

— Hein! qu'est-ce que cela? dit l'Italien en fronçant le sourcil, ça ne rime à rien!

— Attendez! s'écria Mario, inspiré par

cette réponse, ce n'est pas tout. N'y a-t-il pas du *pillage* dans votre mot d'ordre?

— Ça rime mieux, fit l'autre en souriant toujours d'un air lugubre; mais ce n'est pas encore tout, petit singe! La mémoire vous fait défaut!

— Peut-être, reprit l'enfant; il y a un second mot, je le sais bien! N'est-ce pas Sanche?

— Nous y voilà! Or donc, tiens-toi là dans un coin, et n'en bouge. C'est moi qui suis le lieutenant Saccage; le capitaine Macabre sera ici dans un quart d'heure. C'est à lui que tu dois rendre compte de ton message dont, quant à moi, je me sou-

cie fort peu. Hé, là-bas, taisons-nous! cria-t-il aux cavaliers qui allaient et venaient autour de la maison en causant un peu plus haut qu'il ne fallait apparemment. Il se fit un grand silence, et celui qui s'intitulait lieutenant Saccage, s'adressant à Mario, qui avisait au moyen de s'introduire dans une autre pièce pour chercher son père ou quelqu'un qui pût lui en donner des nouvelles :

— Mon bel ami, lui dit-il, il est bon que tu saches la consigne, pour ta gouverne. On renvoie ou on arrête quiconque veut entrer céans ; on fait feu sur quiconque veut en sortir. Tu entends ça ?

— Mais je n'ai pas de raisons pour vou-

loir sortir, répondit prudemment Mario ; je cherche s'il y a ici quelque chose à manger ; j'ai faim.

— Ça m'est fort égal, mon petit. Nous aussi nous avons faim, et nous attendons que le capitaine nous donne l'ordre de manger.

Mario n'avait pas faim. Il était fort inquiet. Il apercevait dans la pièce du fond qui était une sorte d'office et de garde-manger, maîtresse Pignoux et sa servante allant et venant d'un air affairé. Il lui sembla que madame Pignoux le voyait et qu'elle le reconnaissait, et même qu'elle parlait à la servante, comme pour l'avertir de se taire sur cette découverte. Mais

Mais tout cela pouvait bien être une illusion, et Mario guettait le moment où Saccage aurait le dos tourné pour tâcher d'échanger un mot ou un regard avec l'hôtesse. Il savait que son père et lui étaient adorés dans la maison.

Il prit le parti de faire semblant de s'endormir, et bientôt Saccage sortit pour donner des ordres. Alors l'enfant s'élança vers madame Pignoux en lui disant :

— C'est moi ! ne dites rien ! Où est mon père ?

— Là-haut ! répondit à la hâte madame Pignoux, qui, bien que vieille, était en-

core une maîtresse femme, ayant bon pied, bon œil.

Elle montrait à Mario l'escalier de bois qui conduisait à la salle à manger, dite salle d'honneur de l'auberge du Geault-Rouge. Mais comme l'enfant y grimpait déjà :

— Point! dit-elle en le retenant; ils ne savent pas qu'il est ici! Ne bougez pas, mon jeune maître! Ils le tueraient!

— Qui sont donc ces gens-là?

— Du méchant monde! Savez-vous ce que c'est que des *arêtes?*

— Non !... Attendez ! vous voulez peut-être dire... des reîtres ?

— Oui, c'est ça ! Mon valet Jacques, qui a servi, les a bien reconnus. C'est des bandits qui mettent tout à feu et à sang où ils passent.

— Pourtant ils ne vous ont pas fait de mal ?

— Non ; ils veulent manger et boire, après quoi, Dieu sait s'ils ne brûleront pas la maison, et nous avec ! C'est comme ça qu'ils paient leur dépense !

— Madame Pignoux, il faut que mon père se sauve d'ici ! Comment faire ?

— Pas possible à présent! Ils gardent les portes de tous les côtés, et votre papa n'est pas d'âge à sauter par les fenêtres. D'ailleurs à quoi bon? La maison est entourée, et ils ne nous laissent pas seulement aller au poulailler et à la cave sans nous marcher sur les talons.

— Mais, au moins, il faut cacher mon père! Ah! je suis bien sûr à présent, que c'est à lui qu'ils en veulent? Où est-il?

— Dans la chambre de mon homme, qui, par bonheur, n'est point céans! Il a été faire un repas de noces à La Châtre et ne reviendra que demain matin. Ils l'ont demandé par son nom!

— Qui ? mon père ?

— Non, mon homme! Voyez un peu comment il se fait qu'ils le connaissent ? J'ai dit qu'il était malade, et je l'ai dit bien fort, pour que votre papa l'entendît de là-haut. J'espère qu'il aura eu l'idée de se mettre au lit.

— Et eux ? ils n'ont pas eu l'idée de monter ?

— Si fait, ils ont regardé la salle d'honneur, et ils ont dit..

— Mais ils reviennent ! taisons-nous, dit Mario, et il courut reprendre son

coin dans la cuisine et son attitude assoupie.

— Allons ! vieille sorcière, dépêchons-nous ! s'écria Saccage, qui rentrait accompagné de deux de ses acolytes ; mettez le couvert, et servez-nous du meilleur. Voici le capitaine Macabre qui arrive. Vous autres, dit-il à ses soldats, vous ferez observer la consigne : *Silence et patience !* Personne ne songera à manger avant que le capitaine soit à table. Le capitaine s'arrête ici pour faire un bon souper, et n'entend pas qu'on pille le garde-manger pour ne laisser que les os à lui et à ses officiers. Souvenez-vous de ceux qui ont été pendus à Linières pour avoir fait main-basse sur les provisions. Allez !— J'ai parlé français

pour vos oreilles, madame la guenon, ajouta-t-il en s'adressant à l'hôtesse dès que ses soldats furent sortis! c'est pour que vous sachiez qu'il ne s'agit point ici de pleurer et de pousser des soupirs. Travaillez bien et mettez la broche. Allons! et si le rôt brûle par votre faute, gare à votre vieille carcasse!

— Et comment voulez-vous que je me dépêche, étant à peu près seule pour tout faire? dit madame Pignoux, sans s'émouvoir des injures. Nous ne sommes ici que deux vieilles femmes. Faites-moi rendre mon valet pour qu'il mette le couvert; je ne peux pas être en haut et en bas en même temps, peut-être?

— Ton valet est suspect, la vieille. Il a

eu l'air de se sauver en nous voyant, et il a ensuite essayé de cacher l'avoine. Il a reçu une bonne volée, et, à présent, il travaille pour nous.

— Eh bien, et ce galopin-là ? reprit l'hôtesse qui parlait tout en embrochant ses volailles ; est-il de votre bande ? Ne saurait-il m'aider ?

—Aide-la, vaurien, dit Saccage à Mario, et travaillons proprement.

Mario se leva avec une nonchalance affectée, en demandant ce qu'il fallait faire.

— Eh ! va-t'en là-haut, avec la servante,

s'écria madame Pignoux, et mettez vivement la nappe !

Mario monta et dit à la servante :

— Mon père! la chambre où il est, vite!

Elle le conduisit au second étage, et l'enfant gratta légèrement à la porte, qui était fermée et verrouillée en dedans. Le marquis reconnut ausssitôt cette petite main qui grattait ainsi à la porte de sa chambre à coucher tous les matins.

— Oh! Dieu! s'écria-t-il en ouvrant vite, toi ici? Mais, ce costume, qu'est-ce à

dire? Avec qui es-tu venu? Comment? Pourquoi

— Je n'ai pas le temps de m'expliquer, répondit Mario. Je suis seul, je veux que tu te sauves d'ici. Fais comme moi, père, déguise-toi!

— Tiens, c'est vrai! dit la servante, voilà les affaires de notre maître; mettez-vous-les dessus, monsieur le marq...

— Pas de marquis, dit Mario; va-t'en, ma bonne fille; et vous, mon père, vous serez maître Pignoux.

— Mais pourquoi me montrer? observa le marquis tout en défaisant machinale-

ment son pourpoint; je ne saurai pas comme vous, mon fils, jouer la comédie qu'il faudrait!

— Si fait! si fait, père! Mais, dites-moi, ne connaissez-vous pas un reître qui s'appelle Macabre? Je vous ai, je crois, entendu dire quelquefois ce nom-là.

— Macabre? oui, certes, je connais ce nom-là et l'homme aussi, si c'est le même qui...

— Y a-t-il longtemps qu'il ne vous a vu?

— Diable! oui! quelque chose comme vingt ou trente ans... peut-être plus!

— Eh bien, c'est bon! Montrez-vous sans crainte; faites l'aubergiste, et nous trouverons moyen de fuir.

— Ce ne sera pas possible, mon enfant, dit le marquis en continuant à se déshabiller. Nous avons affaire à de rusés compères. Imaginez-vous qu'ils sont venus sans plus de bruit qui si c'eût été une troupe de mulets marchant au pas et conduits par un seul homme. Je ne me méfiais pas; l'hôtesse dormait au coin de son feu; moi j'étais dans la salle, lisant l'*Astrée* en attendant l'heure.

— Cachons l'*Astrée*! Les cuisiniers ne lisent pas des livres reliés en soie, dit Mario, en saisissant le volume, que le marquis

avait posé machinalement près de son chapeau, en prenant possession de la chambre de l'aubergiste. Et, en même temps, à mesure que le marquis se dépouillait d'une pièce de son habillement, l'enfant la cachait sous les fagots d'un petit grenier voisin.

— Mais toi, mon pauvre enfant, reprenait le marquis, agité comme l'on peut croire; ils ne t'ont donc pas reconnu pour un gentilhomme ? Ils ne t'ont pas fait de mal, mon Dieu ?

— Non, non, parlons de toi, mon père. Tu n'as donc pas essayé de sortir avant qu'ils eussent posé leurs sentinelles ?

— Non, sans doute. Je ne me doutais de rien ! Ils faisaient si peu de bruit que j'ai cru à une halte de muletiers, et c'est quand ils ont eu bloqué la maison, qu'ils ont élevé un peu la voix, et que j'ai vu, à travers la fenêtre, que j'étais pris dans un traquenard par la pire espèce d'égorgeurs et de larrons que je connaisse. Je me suis tenu tranquille, pensant qu'ils partiraient bientôt ; mais j'ai entendu des mots italiens que j'ai un peu compris. Ils veulent, je crois, rester ici jusqu'au jour. Je me suis dit alors que, ne me voyant pas arriver à Brilbault, où je suis attendu à dix heures, mes gens, inquiets de moi, viendraient dans la nuit me trouver ici, où ils savent que je devais m'arrêter. Ce serait le mieux de les attendre. Ces reîtres ne

sont qu'une douzaine ; j'ai pu à peu près les compter, et quand je verrai arriver notre monde, je saurai bien nous frayer un passage vers eux à beaux coups d'épée sur ces drôles.

— Mon père, dit Mario, qui regardait à la fenêtre, ils sont vingt-cinq au moins à cette heure ! car en voilà encore une bonne bande qui vient d'arriver. Nos gens ne pensent pas encore à venir te chercher, et, d'un moment à l'autre, ces reîtres peuvent fouiller la maison du haut en bas pour piller.

— Eh bien ! mon enfant, me voilà déguisé de pied en cap ; reste près de moi, comme pour soigner l'hôte malade. Si

l'on vient, on nous laissera peut-être tranquilles. On ne maltraite et ne rançonne que les gens bien montés et bien vêtus... Ah ! à propos, mon cheval me fera connaître. Ils ont dû le voir !

— Ton cheval est caché, et le mien aussi.

— Vrai ? c'est donc le brave valet d'écurie qui aura trouvé moyen... Mais, qu'ont-ils à crier ainsi, ces brigands ? Les entends-tu ?

— C'est moi qu'ils appellent ! Reste là, mon père, ne t'enferme pas ; ce serait donner des soupçons. Tiens ! les voilà qui entrent dans la salle ici dessous ! J'y vas :

écoute tout ; les cloisons sont minces ; tâche de comprendre, et sois tout prêt à venir si je t'appelle à mon tour.

Mario descendit comme un chat le petit escalier qui conduisait de la chambre de l'hôtel à la salle d'honneur, et se trouva en présence du capitaine Macabre, qui, au même instant, faisait pesamment son entrée par l'escalier venant de la cuisine. Le lieutenant Saccage était là aussi avec deux ou trois figures non moins patibulaires.

La mine du personnage qui portait le nom sinistre de Macabre était moins désagréable au premier abord que celle du lieutenant. Celle-ci était perfide et froide,

avec un rire féroce. Celle de Macabre n'annonçait qu'une rudesse abrutie, qui essayait de se faire imposante. Il n'y avait point de place pour le sourire sur cette face hébétée par la fatigue et par la débauc e. Les muscles semblaient raccornis et ossifiés! les yeux, de couleur claire, étaient fixes comme des yeux d'émail. Les traits accentués rappelaient ceux de Polichinelle, moins l'expression narquoise et animée. Une grande balafre à la mâchoire avait paralysé un coin de la bouche et séparait singulièrement la barbe blanche mélangée de roux qui semblait être plantée de travers et en partie à rebrousse poil. Un gros signe velu augmentait la bosse du nez proéminent. Les doigts étaient hérissés de poil gris jusqu'aux ongles.

L'homme était petit et maigre, mais large d'épaules, et ramassé sur lui-même comme un sanglier, dont il avait la robe fauve et la tête plantée bas. Il paraissait fort âgé, mais il annonçait encore une force herculéenne. Sa voix âpre, toujours tenue au diapason élevé du commandement militaire dans la bouche d'un sot, résonnait comme un tonnerre enrhumé et faisait vibrer les verres posés sur la table.

Il était vêtu à la mode des reîtres, en justaucorps et tassettes de buffle, avec un morion et une cuirasse en fer verni. Une méchante plume noire toute ébarbée se dressait sur ce casque noir et luisant. Il portait la forte et large épée allemande

contre laquelle se brisait facilement la lance brillante de la gendarmerie française; les *pistoles avec pierre à feu*, premier essai du pistolet à pierre, auquel nos soldats préféraient encore, à tort, les armes à rouet et à mèche; le court mousquet et la bandoulière garnie de petits étuis de cuir noir contenant les charges de poudre et de plomb, complétaient l'armement de campagne du personnage.

Son escorte particulière, et, comme on disait encore, *sa lance*, se composait de deux *carabins estradiots* (carabiniers batteurs d'estrade), et de deux *coutilliers* cumulant les fonctions de page et de maréchal-ferrant. Il avait, en outre, sept soldats bien armés et bien montés en

chevau-légers, qui ne le quittaient jamais et qui étaient l'élite de sa *cornette* ou troupe de choix. Du moins, c'est ainsi que nous pouvons traduire par des équivalents pris dans l'usage de ce temps, les titres et grades de cette compagnie d'aventuriers étrangers, dont chaque chef modifiait, selon son pouvoir ou son caprice, l'organisation, l'équipement et les cadres.

Mario ne s'était pas trompé en évaluant à vingt-cinq hommes la bande amenée par le capitaine, réunie à celle qui l'avait précédé sous les ordres de son lieutenant.

— Voilà une sale auberge ! cria le capitaine d'un ton dédaigneux, en frottant

les lourdes semelles de ses grosses bottes crottées, sur les barreaux propres et luisants d'une chaise de noyer. Est-ce là un feu pour des voyageurs de nuit? Le bois manque-t-il dans cette baraque?

— Hélas! monsieur, dit la servante en jetant une brassée de fagot dans la cheminée, déjà bien flambante, nous ne pouvous mieux faire, nous sommes en pays de plaine et le bois est rare.

— Voilà une sotte fille, et encore plus laide, s'il est possible, que sa maîtresse! reprit le gracieux Macabre. Tiens, la belle édentée, voilà comme on se chauffe, quand le bois est cher! Et il jeta, dans la vaste

cheminée, la chaise sur laquelle il venait de décrotter ses pieds.

— Or ça, lieutenant, continua-t-il froidement, en s'adressant à Saccage, vous dites qu'il y a ici un petit loqueteux envoyé par ces...

— Le voilà enfin ! répondit Saccage en levant sa botte pour pousser Mario plus vite vers le respectable capitaine. Mario esquiva l'outrage en passant lestement sous la botte du reître, et, arrivant près de l'autre butor, il lui dit avec aplomb : — C'est moi, et voilà mon message ; car j'ai très bien dit le mot de passe à votre lieutenant. Vous ne pouvez point rester dans cette auberge, parce qu'une grande troupe

de gens armés s'y doit rendre cette nuit. Vous ne pouvez point attaquer le château, qui est bien gardé. Il vous faut retourner d'où vous venez, ou la chose tournera mal pour vous ; c'est Sanche qui vous le dit.

— Ton Sanche n'est qu'une vieille bourrique, répondit le capitaine ; et, accompagnant chacune de ses paroles d'un blasphême qu'il n'est pas utile de reproduire pour donner une idée de l'aménité de sa conversation, il ajouta : — Je n'ai pas fait cent lieués en pays ennemi pour m'en aller les mains vides. Va-t'en dire à celui qui t'envoie que le capitaine Macabre connaît mieux le pays que lui, et se... *soucie* pas mal de ce qu'on appelle un château

bien gardé ! Dis-lui que j'ai quarante cavaliers, car il y en a encore quinze derrière moi, qui vont arriver sous la conduite de *mon épouse*, et que quarante reîtres valent une armée. Allons vite, détale et va au diable, race de Bohême !

— Ne le renvoyez pas, capitaine, dit Saccage, qui paraissait l'homme judicieux du conseil ; rien ne sert de nous aboucher davantage avec ce fou d'Espagnol et cette racaille d'Égyptiens. Il est fort inutile que ce beau messager aille leur dire que vous persistez. Ils nous suivraient et ne feraient que nous embarrasser et pillarder autour de nous. Faites ce que votre femme vous a dit. Restez ici jusqu'à minuit, et vous arriverez encore longtemps avant le jour ;

puisqu'il n'y a guère que deux lieues d'ici à Briantes. Empêchez donc que ce petit garçon ne sorte. Je vas le jeter par la fenêtre, si vous voulez, ça l'empêchera de courir.

— Non! pas de sévérités inutiles; brailla en fausset le capitaine. Je suis devenu un homme doux et humain, depuis que j'ai une épouse au cœur sensible. La maison est-elle gardée comme il faut?

— Une mouche n'y entrerait pas sans ma permission.

— Alors, soupons en paix, dès que ma

Proserpine sera arrivée... Avez-vous donné des ordres ?

— Oui, mais malgré les belles annonces de madame Proserpine sur les douceurs de ce gîte, nous y férons, je crains, maigre chère. Le grand queux dont on vous avait parlé, est en son lit, en train de crever, et l'hôtesse perd la tête. Le valet est un traître que nous devons surveiller, et la servante est une vieille sotte épeurée qui casse tout et n'avance à rien.

— C'est que vous leur parlez durement, mon ami ! Vous avez toujours l'injure et la menace à la bouche ! Mille tonnerres du diable ! mon épouse vous l'a dit souvent, vous manquez de savoir-vivre. Où

est-elle, cette hôtesse de malheur que, d'une vingtaine de soufflets, je lui remette le cœur au ventre ? » Et, marchant lourdement jusqu'à l'escalier, il appela madame Pignoux en la gratifiant des épithètes les plus grossières, apparemment pour donner à son lieutenant l'exemple de la douceur et de la politesse.

Toute cette conversation était faite en français. Macabre, Allemand d'origine, était né à Bourges et avait passé sa jeunesse en Berry. En dehors d'un certain vocabulaire à l'usage de son commandement, il parlait mal et sans plaisir la langue de ses pères. L'Italien Saccage écorchait le français avec plus de facilité que l'allemand. Ils avaient donc peine à se

bien entendre quand ils voulaient se servir de cette langue, et d'ailleurs, ils se sentaient tellement maîtres de la situation, qu'ils ne daignaient pas s'observer devant Mario et devant les gens de la maison.

Mário, qui avait beaucoup risqué en essayant de faire rebrousser chemin aux reîtres et qui pouvait être démenti d'un moment à l'autre par quelque envoyé véritable de Sanche ou de Laflèche, sentit qu'il serait trop audacieux d'insister pour le moment. Il feignit l'indifférence et la distraction, tout en arrangeant le couvert, mais sans perdre un mot de ce que disaient les deux routiers.

Il est bien vrai que Sanche avait promis

d'envoyer un exprès à Étalié, où il avait marqué la dernière étape des reîtres. Mais cet exprès, qui était bohémien comme les autres, et qui espérait la prise et le pillage du château de Briantes sans le secours des Allemands, se garda bien de faire la commission, et alla marauder dans le bourg abandonné, en attendant l'heure de l'assaut du manoir par ses camarades.

L'hôtesse, appelée si poliment par Macabre, monta et fit bravement tête. — De quoi servent les gros mots, capitaine Macabre? dit-elle en mettant le poing sur sa hanche. Nous nous connaissons de vieille date, et je sais fort bien que vous paierez votre écot et celui de vos démons

de lansquenets (1) en jurons et casserie. Ce n'est point pour mon plaisir que je vous reçois, et je n'ignore point que c'est plutôt pour ma ruine. Mais je suis une femme raisonnable et pas plus sotte qu'une autre. Je fais donc contre fortune bon cœur et vous sers de mon mieux, afin d'éviter les mauvais traitements et d'être plus vite débarrassée de vos visages. Si vous avez un peu de raisonnement vous-même, vous vous direz qu'il ne me faut molester inutilement, mais bien me laisser faire, et vous souvenir que je sais frire et rôtir aussi bien qu'une autre.

— Et qui es-tu donc, la vieille raison-

(1) On appelait encore en France les reîtres *lansquenets*, bien qu'ils ne portassent plus la lance.

neuse? dit le capitaine en essayant de tourner son cou ankilosé dans son haussement de fer, pour regarder madame Pignoux.

— Je suis, de mon nom de fille, Marie-Mouton, que vous avez eue pour cantinière durant le siége de Sancerre, à telles enseignes qu'un jour, je vous fricassai un vieux chapeau dont vous vous léchâtes la barbe.

— C'est possible ; je me souviens du chapeau qui était bon, et non de toi qui es laide ; mais si tu as servi la bonne cause, je te pardonne ton caquet.

— Et qu'est-ce que vous appelez la

bonne cause, à présent? Car vous en avez changé tant de fois, vous et les vôtres !

— Taisez-vous, ma mie Bonbec. Je ne parle pas religion avec les gens de votre espèce.

— Sachez d'ailleurs, dit Saccage en ricanant, que la bonne cause est toujours celle que nous servons !

— Mais est-ce l'heure de babiller, reprit Macabre, quand ma Proserpine s'avance et que je vous commande de vous hâter?

— Je ne peux pas aller plus vite, ré-

pondit la Pignoux; pourquoi m'avez-vous fait monter.

— Parce que j'entends que ton mari, que l'on dit être un queux recommandable, se lève, crevé ou non, et mette la main à la pâte.

— Ça ne se peut point; mon homme est perclus de douleurs et ne cuisine plus depuis longtemps.

— Vous mentez, ma mie; votre homme est un suppôt du vieux... Suffit! je sais de vos nouvelles; mon épouse m'a dit...

— De quel vieux voulez-vous parler?

— Je crois que vous me questionnez, valetaille ? dit le capitaine avec une dignité burlesque qu'il affectait de bonne foi.

— Pourquoi non ? reprit l'hôtesse ; et votre épouse, comme vous dites, qui donc est-elle, pour vous avoir si bien renseigné ?

— Retenez votre langue, et quand viendra ma déesse, servez-la à genoux, dit Macabre avec un sourire de fatuité qui fit remonter sa bouche de guingois jusqu'à son œil gauche. Puis, revenant à son idée fixe, qui était de bien manger et bien régaler sa *déesse*, il insista pour faire lever l'hôtelier.

— Par l'enfer! dit Saccage en tirant son épée, ça n'est pas difficile; j'ai toujours ouï dire qu'il fallait larder les côtes malades pour leur donner du jeu, et je saurai bien dénicher ce prétendu moribond en quelque trou qu'il se terre! Venez avec moi, les estradiots! et piquez partout, que ce soit chair ou moellon.

— C'est inutile, dit Mario en se jetant au-devant de la rapière dégaînée, je vas le chercher; je sais où il est, maître Pignoux! Je le connais, et quand je lui dirai qu'il a l'honneur de recevoir le capitaine Macabre en personne, il viendra tout de suite.

— Ce petit-là est gentil! dit Macabre en

regardant sortir Mario. Il faut que je le donne à mon épouse pour la servir. Elle me demande tous les jours un page bien tourné...

— Vous ne ferez rien d'un bohême, dit Saccage. Celui-ci a l'air insolent et moqueur.

— Vous vous trompez ! je le trouve gentil, moi ! reprit le capitaine, qui n'aimait pas à être contredit trop longtemps, et avec qui le lieutenant avait un peu trop son franc-parler depuis quelques jours, pour des causes que nous saurons bientôt et dont Macabre commençait à se douter.

Le marquis, inquiet de Mario, se tenait dans un petit couloir près de la salle d'honneur et s'efforçait de tout entendre ; mais son oreille ne saisissait que des bribes de conversation, et Mario, en courant le chercher, se hâta de le mettre au fait en aussi peu de mots que possible. Il n'eut pas la volonté de lui dire ce qui se passait à Briantes. Il sentait que le marquis en avait bien assez de se retirer d'affaire pour son compte, et qu'il ne fallait pas le troubler par de trop nombreuses appréhensions. Les reîtres ignorant, aussi bien que lui, l'attaque précipitée des bohémiens, il n'y avait pas de risque que le marquis l'apprît d'une autre bouche que la sienne quand le moment serait venu.

Mais ce moment viendrait-il ? La situa-

tion présente eût semblé désespérée à une personne expérimentée, et le marquis, qui n'en savait qu'une partie, la jugeait très grave. Mais Mario avait l'heureuse foi de l'enfance. Il ne voyait pas la moitié du danger. Si nous sortons d'ici, comme j'espère, pensait-il, nous rirons bien, mon père et moi, de la figure que nous faisons en ce moment!

•

En effet, le pauvre marquis travesti en maître-queux était fort risible. Il avait fait les choses en conscience. Il avait ôté sa perruque et caché son crâne dénudé sous un bonnet de toile goudronnée en forme de moule à pâtisserie. Sa figure ainsi privée de boucles d'ébène et barbouillée de suie n'était guère reconnaissable, non

plus que ses grandes mains blanches, convenablement teintées à l'avenant du visage. Il avait trouvé moyen de bien dissimuler sa fine chemise sous un sarreau de campagne, et s'était chaussé de mauvaises pantoufles de feutre; un tablier gras, brochant sur le tout, dissimulait ses chausses de drap, qui n'étaient pas très voyantes, car il s'était habillé fort simplement pour l'expédition nocturne projetée à Brilbault, et cette circonstance tournait à bien dans la circonstance nouvelle.

Averti par Mario que Macabre paraissait être un butor bête et vaniteux, il sentit qu'il devait lui inspirer de la confiance, et, dès les premiers mots, il reconnut qu'aucune hyperbole ne serait trop rude à lui faire avaler.

— Illustre et vaillant capitaine, lui dit-il en le saluant jusqu'à terre, je vous prie d'excuser ma pauvre sotte de femme qui ne m'a point fait connaître à quel grand homme de guerre et d'esprit nous avions affaire. Il est bien vrai que je suis malade de la goutte, mais votre air avenant et martial ferait revenir un mort, et je me souviens trop bien d'avoir servi sous vos drapeaux pour ne point vouloir, dussé-je laisser ma vie au feu de mes fourneaux, vous servir encore selon les petits talents que le ciel m'a donnés.

— Bon! bon! dit Saccage au capitaine, il n'est rien de tel que de menacer! A présent, les voilà tous qui veulent avoir servi sous vos ordres.

—Ça vaut fait, répliqua Macabre, pourvu qu'il me serve bien à cette heure. Et, après tout, monsieur le lieutenant, il n'est rien d'impossible que ce vieux homme m'ait connu au temps jadis, dans les guerres du pays. J'y ai assez donné de ma personne pour qu'un chacun s'en souvienne. Maître queux! tu me raconteras tes campagnes au dessert ; car je vois bien, à ton air et à ton pas, que la goutte ne t'a point ôté l'allure d'un soldat ; tu as une drôle de senteur, ajouta-t-il, frappé du parfum dont, en dépit de son déguisement, toute la personne du marquis était imprégnée : c'est comme une senteur de confitures! N'importe! je gage que tu as été un peu lansquenet?

— Je le fus une année durant, répon-

dit Bois-Doré, qui savait par cœur toute l'existence aventureuse de maître Pignoux et la damnable jeunesse de Macabre. Voire! je vous vis bien harceler les huguenots de Bourges durant le massacre des prisons, en compagnie de ce terrible vigneron que l'en appelait le grand vinaigrier...

— Hein? s'écria l'Italien en regardant son capitaine d'un air moqueur, quand je vous le disais que vous fûtes grand papiste, mon capitaine!

— Chaque chose a son temps, répliqua Macabre avec un calme philosophique; mon père, qui lors était capitaine de la grosse tour de Bourges avec feu M. de

Pisseloup, protégea les pauvres parpaillots du pays tant qu'il put. Moi, je tirai de mon côté quand il n'y eut pas moyen de mieux faire. J'ai repris le droit chemin, et j'y suis plus franc du collier que vous, monsieur l'Italien, qui cachez des reliques sous votre corselet d'Allemagne.

L'Italien répondit avec aigreur, et Macabre, mécontent de lui voir élever le ton en présence de ses pages et de ses estradiots, bien qu'ils entendissent peu le français, lui imposa silence et demanda au marquis le menu du repas qu'il pouvait lui servir.

Bois-Doré, qui n'avait soulevé l'incident des massacres catholiques que pour

voir dans quelles eaux naviguait désormais le jeune Macabre devenu vieux, se sentit plus tranquille. Ce chef de bande ne pouvait agir sous la protection du prince de Condé. Il eut la liberté d'esprit de parler cuisine en homme qui s'y entendait bien, et comme, durant son séjour de deux heures dans l'auberge, il avait, par manière de passe-temps, traité cette grave question avec madame Pignoux, il savait fort bien le contenu du garde-manger et les ressources de la cave.

— Nous aurons l'honneur de vous offrir, dit-il, un quartier de sanglier relevé d'épices, dont vous me direz des nouvelles ; un fort buisson d'écrevisses d'Issoudun, cuites dans la bière...

— Et bien poivrées, j'espère! dit le capitaine. Mon épouse aime les mets de haut goût.

— On y mettra du piment d'Espagne! — Et, après avoir énuméré tous les plats, le marquis ajouta : — Mais votre illustre dame ne serait-elle pas sensible à quelques mets sucrés, après le rôt?

— Diable! oui. J'allais oublier qu'elle m'a recommandé certaine omelette au musc.

— Votre Seigneurie veut dire peut-être aux pistaches? C'est de mon invention.

— Ouais! Elle m'a dit que c'était de l'invention du vieux...

— Du vieux?... Qui donc ose se vanter d'avoir découvert avant moi l'omelette au riz et aux pistaches?

— Ma foi, le vieux Bois-Doré, puisqu'il faut nommer ce maître sot en bonne compagnie!

Bois-Doré se mordit la moustache.

— Qui donc, dit-il, fait l'honneur au marquis de répéter ses forfanteries de gueule? Madame votre épouse daigne-t-elle le connaître?

— Il paraît! répondit Macabre, et je sais en plus, mon vieux drôle, que tu es l'humble serviteur de cette triple canaille de faux marquis, ton maître d'école en cuisinerie; mais je m'en gausse! Tu es gardé à vue, et tes oreilles me répondent de tes fricots.

Le marquis vit qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de dire du mal de lui-même, et il ne s'y épargna pas, faisant bon marché de sa qualité et de son caractère, et même en termes assez comiques, mais sans pouvoir se décider à accoler à son nom maudit et calomnié l'épithète de vieux, dont se servait contre lui avec orgueil son contemporain Macabre.

Celui-ci insista d'une manière désagrable

— Ce cacochyme doit être fort cassé, dit-il, car, lorsque je le vis pour la dernière fois, c'était une longue flamberge, sans barbe au menton, et je faillis le rompre en deux par mégarde.

— Vrai? dit Bois-Doré, se rappelant l'aventure de sa jeunesse racontée récemment à Adamas; vous lui fîtes l'honneur de vous mesurer avec lui?

— Non, mon brave homme, je ne descendis point jusque-là. Il était à cheval, portant des munitions de guerre à nos ennemis. Je le pris par une jambe, et, l'étendant sous mes pieds, je le laissai pour mort et m'emparai de son chargement.

— Qui était de poudre et de balles ? répondit Bois-Doré, ne pouvant se défendre de rire en lui-même des hâbleries de l'homme qu'il avait renversé d'un coup de pied, et de ce fameux chargement de munitions, qui ne consistait qu'en jouets d'enfants.

— C'était de bonne prise ! répondit le capitaine ; mais c'est assez causer, vieux babillard ! Allez en bas tout surveiller.

Bois-Doré, renvoyé à ses fourneaux, fut forcé de quitter Mario, que le capitaine retint près de lui. Il échangea, en sortant un regard avec son fils, un regard plein d'angoisse, que l'enfant lui renvoya plein

de confiance. Il sentait que Macabre n'était pas mal disposé en sa faveur.

— Çà, petit, dit le capitaine, avance ici à l'ordre, et dis-moi, si tu peux, qui tu es!

— Je n'en sais, ma foi, rien, mon capitaine, répondit Mario, qui n'avait pas encore eu le temps d'oublier la manière de parler de la bohême; je suis un enfant volé ou trouvé sur quelque chemin par les estradiots noirs que l'on nomme Égyptiens.

— Que sais-tu faire?

— Trois grandes choses, dit Mario qui se rappela à propos les belles maximes de Laflèche : *Jeûner, veiller, courir;* avec ça, on va loin et en se tire de tout.

— Il a de l'esprit, dit Macabre en regardant son lieutenant, qui, pour lui témoigner sa mauvaise humeur, lui tourna le dos en s'asseyant à cheval sur sa chaise, la tête et les mains appuyées sur le dossier, les reins au feu.

Macabre trouva la posture indécente et lui en fit l'observation en termes cyniques. Saccage se leva sans rien dire et sortit. Mario observait toutes choses, et la mésintelligence des deux chefs lui parut

de bon augure. Il se promit d'en tirer parti, s'il était possible, et si l'occasion s'en présentait.

Macabre reprit la conversation avec lui.

— D'où vient, lui dit-il, que je ne t'ai point vu à Brilbault la nuit dernière?

Mario ne fut pas longtemps embarrassé de cette question.

— Je n'y étais pas, dit-il, je récoltais des poules aux alentours, seulement pour les préserver du renard et de la pépie.

— Tu sais voler les poules? Eh bien, c'est un don de nature qui peut être mis à profit. Mais dis-moi si l'Espagnol a parachevé sa crevaison?

— M. d'Alvimar? demanda Mario, qui commençait à comprendre le récit de Pilar, et à ne plus le regarder comme un rêve.

— Oui, oui, dit Macabre, ce chien de papiste qui m'a fait tourner le cœur avec ses patenôtres!

— Il est mort ce matin.

— Il a bien fait, l'imbécille! Et Sanche?

Celui-là vaut mieux ; quoique bigot, il entend les affaires. Où est-il, à cette heure ?

— Il se cache.

— Que n'est-il venu me trouver ici ?

— Je vous l'ai dit, il y a du danger ici pour vous, et il le savait.

— Quel danger ? Le vieux Pignoux nous trahira ?

— Non, le pauvre homme ne sait rien de rien ; et que pourrait-il contre vous ?

— Mais qui nous menace ?

— Des seigneurs qui vous cherchent à Brilbault en ce moment, et qui, avec une grosse suite, vont repasser ici pour aller coucher à Briantes.

— Tu les as vus ?

— Oui.

— Combien sont-ils de monde ?

— Peut-être deux cents cavaliers ! dit Mario, espérant épouvanter son homme.

— La mèche est donc éventée ? reprit celui-ci un peu ébranlé.

— Il paraîtrait !

Le capitaine parut réfléchir, autant que sa figure de pierre, ou plutôt de corne, pouvait indiquer une préoccupation morale. Le cœur de Mario battait sous sa souquenille. Un instant, il espéra que sa ruse allait aboutir, et que Macabre se déciderait à rebrousser chemin. Mais le capitaine se mit à parler allemand avec ses estradiots, qui sortirent aussitôt, et Macabre reprit sa pose gracieuse, une jambe sur la tête du landier, l'autre sur la chaise que le lieutenant avait quittée.

Mario se hasarda à l'interroger.

— Eh bien! mon capitaine, lui dit-il, vous allez reprendre le chemin...

— De Linières? Non pas, ma foi, mon petit singe! Mes chevaux sont las et mes gens aussi. Moi, j'ai si mal dormi à Brilbault, la nuit dernière, que je veux me refaire ici. Malheur à qui viendra m'y déranger!

Ces projets de sommeil firent encore renaître l'espoir chez Mario.

— Si ces gens sont bien las, pensa-t-il, il y aura un moment où nous pourrons nous échapper

Il ne comptait pas, comme le marquis, sur l'arrivée de ses amis et de son monde. Pilar, en les avertissant de la prise de la basse-cour de Briantes, devait être cause qu'ils y courraient tous à l'instant même, comptant rencontrer le marquis dans la même direction ; car la petite bohémienne, qui avait l'esprit net plus que son âge ne le comportait, ne manquerait pas de dire que Mario était parti de son côté pour avertir son père.

Comme il faisait ces réflexions en lui-même, le lieutenant Saccage rentra, et s'adressant à Macabre, qui s'assoupissait devant le feu :

—Capitaine, dit-il d'un ton moitié hum-

ble, moitié arrogant, permettez-moi de vous dire que, grâce à votre idée de nous faire marcher par petites bandes, nous perdons le temps ; votre femme et son monde n'arrivent point, et si vous restez longtemps à table, comme de coutume, tout peut échouer. Il s'agirait de ne point banqueter, de manger vite, de dormir deux heures, et d'aller de l'avant sans donner le temps aux passants de porter devant nous la nouvelle de notre arrivée.

— Supprimez les passants ! répondit tranquillement Macabre. N'est-ce point chose convenue? Vous n'aurez pas grand'besogne, car nous n'avons pas rencontré un chat depuis Linières, et ce pays est

vide comme une église en 62. Mais ce sont là paroles inutiles. J'entends la voix de ma Proserpine. Elle arrive, allons au-devant d'elle !

En parlant ainsi, Macabre se leva avec effort et descendit à la cuisine.

— Le capitaine vieillit! dit en italien Saccage à un des maréchaux ferrants qui étaient restés devant la porte, plantés comme des statues.

— Non, répondit le reître, il a pris femme et c'est pire ! On ne songe plus qu'à faire la noce, et on ne sait plus marcher quand il faudrait.

Mario, qui apprenait l'italien avec Lucilio, comprit à peu près ces paroles, et suivit le lieutenant et les deux reîtres à la cuisine. Dès qu'il y fut, sans s'occuper du renfort d'arrivants qui encombrait la porte, il se glissa auprès de Bois-Doré, qui fricassait de son mieux avec madame Pignoux, se disant que plus tôt l'ennemi serait à table, plus tôt s'offrirait quelque chance d'évasion.

— Te voilà, mon enfant? dit le marquis à voix basse; ils ne t'ont pas maltraité?

— Non, non, répondit Mario, nous sommes au mieux, le capitaine et moi

Laisse-moi t'aider, mon père. Nous pourrons causer pendant qu'ils ne songent pas à nous.

— Très bien, mais ne nous regardons pas ; vois comme je fais pour parler à l'hôtesse. — Madame Pignoux, cria-t-il, passez-moi le beurre! Et il ajouta tout bas : Qu'est-ce qui arrive encore sur la porte, ma bonne femme ?

— Une dame qui descend de cheval. Ne vous retournez pas, si par hasard elle vous connaît!

— Petit, de la muscade ! reprit le mar-

quis en frappant sur l'épaule de Mario, et il lui dit à l'oreille : Ne te retourne pas non plus. Madame Pignoux, ajouta-t-il en se penchant vers l'hôtesse, tâchez de voir sa figure.

— Je ne la reconnais pas, répondit la Pignoux ; elle a un tas de cheveux et de panaches... C'est une forte femme !

Nos trois personnages étaient placés dans le fond de la cuisine, le long du fourneau, le dos tourné à la porte, et la figure vers une fenêtre du rez-de-chaussée, devant laquelle ils voyaient passer et repasser au dehors la silhouette des reîtres montant la garde, l'arme au bras. Il

y en avait deux sur chaque face de la maison, luxe inutile, car cette maison n'avait que deux portes : celle qui donnait sur la route, et celle du garde-manger, qui donnait sur un petit jardin clos de haies Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étaient solidement grillées. Il ne fallait donc pas espérer sortir de vive force. Et pourtant le marquis soupirait d'impatience.

— Ah! mon fils! disait-il à Mario, pourquoi es-tu ici! avec ce bon grand couteau de cuisine, je saurais bien me débarrasser des deux sentinelles qui se croisent là devant la porte de l'office. Mais avec toi... je n'oserais, je suis lâche!

— Et si mon pauvre homme était là, ajoutait madame Pignoux, tout vieux qu'il est, il ferait bien l'affaire des deux autres, avec Jacques! Mais j'ai bien peur qu'ils ne l'aient tué, mon bon valet! Ah! Dieu! le voilà! voyez comme ces démons l'ont arrangé! Il est tout en sang!

Jacques-le-Bréchaud, ainsi nommé, parce qu'il était brèche-dents, était laid, sournois et rageur, mais courageux et dévoué.

— Ne faites pas attention, dit-il, et donnez-moi un torchon pour que je m'essuie la figure!

— Mais ils t'ont fendu la tête, mon pau-

vre ami ! dit le marquis en lui passant son mouchoir à dentelle qui était resté dans la poche de ses chausses.

Mario s'empara du mouchoir, qui les eût fait reconnaître pour des seigneurs, et le jeta dans le fourneau ardent, où il disparut comme une allumette.

Jacques essuyait son sang et bandait sa blessure avec une serviette.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il à madame Pignoux ; ils m'ont laissé revenir ici pour les servir ; donnez-moi le tranchelard, et la nuit ne se passera pas sans que j'en aie étripé quelques-uns.

— Tu t'y feras tuer, dit l'hôtesse.

— Ça ne fait rien, répondit Jacques.

— Mais tu nous feras tuer aussi !

— Jacques, dit le marquis, vois cet enfant et ne dis mot. Fais-le sortir si tu peux, mais soit prudent si tu nous aimes.

Jacques regarda Mario en dessous, et, sans répondre, il alla à plusieurs reprises dans le garde-manger, comme pour son service, mais en effet pour examiner les reîtres qui montaient leur garde avec la régularité de deux automates.

— Ces chiens d'Allemands! dit-il au marquis, ça ne dort pas, ça ne boit ni ne mange, tant que ça n'a pas tué tout le monde.

— Et ça connaît la discipline! répondit le marquis avec un soupir. Ah! il ne faut pas se le dissimuler, les reîtres sont de rudes soldats! Si le bon Henri en avait eu dix mille, il eût été roi dix ans plus tôt!

— Cuisine, mon père, cuisine! dit Mario, le lieutenant te regarde!

— Il peut me regarder, mon fils! je sais manier la queue d'une casserole aussi bien que maître Pignoux lui-même

— C'est la vérité, dit l'hôtesse ; on jurerait que avez étudié !

— J'ai étudié en campagne, madame Pignoux ; j'ai fricassé, l'épée au flanc et le casque en tête, pour mon Henri ! Qui m'eût dit que je fricasserais pour un Macabre et pour sa moitié ! Quelque gaupe, j'imagine !

En ce moment, la voix de madame Proserpine s'éleva au-dessus des autres, qui l'avaient couverte jusque-là.

— Pouah ! comme ça sent le graillon brûlé ! criait-elle ; c'est une infection ici !

Montons, montons vite! Allons donc, lieutenant, donnez-moi la main, sacrebleu!

M. de Bois-Doré et son fils se regardèrent et baissèrent aussitôt le nez sur leurs casseroles. Cette amazone, qui, après avoir causé et discuté confidentiellement avec le capitaine et le lieutenant sur le seuil de l'auberge, traversait maintenant la cuisine en se carrant dans son riche costume de guerrière, et en agitant, sous son feutre à plumes barriolées, sa volumineuse crinière d'un blond ardent, cette madame Proserpine, épouse plus ou moins légitime du capitaine Macabre, c'était l'ancienne gouvernante du marquis, c'était l'ennemie personnelle de Mario, c'é-

tait la Guillette Carcat de La Châtre, c'était la Bellinde de Briantes.

— Nous sommes perdus, pensa le marquis ; elle va nous reconnaître !

— Nous sommes sauvés, pensa Mario ; elle ne nous reconnaît pas !

Et, pour mieux se déguiser, il s'enveloppa aussi d'un tablier à pièce qui lui montait jusqu'au menton, et passa, sur ses joues roses, ses petites mains frottées de charbon.

Bellinde passa sans se retourner. Mais il n'y avait pas moyen de songer à la fuite.

Madame voulait être servie à l'instant. L'ex-gouvernante prude et sucrée avait subi une rapide métamorphose. En devenant la compagne d'un vieux routier, elle avait pris les manières soldatesques et le ton impérieux et violent, qui, en somme, était l'expression de sa véritable nature comprimée et fardée depuis longtemps à Briantes. Sa personne s'était développée avec la même exubérance. N'étant plus forcée de savourer en secret les liqueurs et friandises dérobées, elle s'était livrée avidement à sa gourmandise. Abondamment pourvue d'argent, de vivres et de boissons par les soins de Macabre, qui prenait la part du lion dans le pillage, elle noyait chaque jour dans la fumée des festins, le remords et le dégoût d'apparte-

nir à une espèce de monstre. Le plaisir de ne rien faire que de chevaucher et commander était aussi pour elle une compensation. Les intempéries et les intempérances de sa nouvelle vie d'aventurière avaient donc altéré ses traits et presque subitement doublé son embonpoint. Sa figure, naturellement colorée, avait déjà pris les tons marbrés de la débauche et le violacé de la pléthore. Fière de sa riche crinière rousse, elle l'étalait sur ses épaules avec une affectation ridicule, et se couvrait sans dircernement de tous les objets conquis par maître Macabre, en trahison bien plus souvent qu'en franche guerre.

Madame était donc fort pressée de man-

ger et de boire après une assez longue chevauchée, et se faisait fête de connaître enfin la bonne cuisine de M. Pignoux, qu'elle avait entendu vanter si souvent à Briantes. Peu lui importait que vingt-cinq bons soldats (très méchants drôles, d'ailleurs, il ne faudrait pas s'y tromper) attendissent à la porte, le ventre creux. Le mécontentement que ses façons d'agir leur causait ne la préoccupait nullement; elle ne doutait de rien, son amant imbécile lui ayant donné le grade de lieutenant et le commandement d'une partie de sa bande qu'elle associait à ses profits quand elle était de bonne humeur, et qui, en somme, lui était dévouée par intérêt.

Les quinze nouveaux bandits qu'elle

avait amenés, et qui prirent possession de la cuisine, tandis que les autres étaient relégués à l'écurie, ou commandés pour le guet et la garde montante, se montrèrent tout d'abord très pressés de la faire servir; ils comptaient sur ses restes, et, tandis que les uns dressaient leur table en bousculant et injuriant les valets, les autres talonnaient le *chef* Bois-Doré, sa prétendue femme et Mario, le marmiton improvisé, pour qu'ils eussent à satisfaire la lieutenante au plus vite.

Voilà pourquoi il ne fallut plus songer à échanger des observations, ni à regarder la porte. Il fallait cuisiner, et on cuisinait à tour de bras.

Ce fut une des aventures de la vie du marquis où il se montra à la hauteur des évènements. Il fit des ragoûts dignes d'un meilleur sort, saupoudra et dressa les mets, graissa la poêle et fit sauter l'omelette avec des allures d'une *maestria* qui finit par imposer le respect à ces mécréants, en dépit de leur impatience.

Au moment de servir la soupe, le marquis vit Jacques Bréchaud allonger le bras comme pour saler sur nouveaux frais. Il repoussa machinalement cet inutile concours; mais l'insistance du brèche-dent l'étonna, et, lui saisissant la main, il trouva à son sel un aspect singulier.

— Laissez donc faire, dit Jacques, ils

aiment ça, la soupe salée! Et il avait un sourire étrange qui frappa tout à fait le marquis.

— Jacques! lui dit-il tout bas, pas de poison, c'est lâche, et la lâcheté porte malheur! Dieu seul peut nous sauver. Ne fâchons pas Dieu!

Jacques laissa tomber la mort-aux-rats, dont il s'était promis d'assaisonner la soupe des aimables hôtes du Geault-Rouge. L'élan généreux et romanesque du marquis lui parut inexplicable, mais il en subit l'ascendant avec une sorte de terreur superstitieuse.

Bois-Doré venait de remettre le potage

et tout le premier service aux pages barbus de madame Proserpine; il respirait un peu; on semblait disposé à lui laisser un peu plus de liberté. Mario même allait de temps en temps jusqu'au seuil, et il eût pu fuir en cet instant, en ayant l'air d'aller chercher du bois sous le hangar; mais il se garda bien de dire le fait à son père. Celui-ci eût exigé qu'il en profitât, et, pour rien au monde, l'enfant n'eût voulu se séparer de lui. — Si on doit tuer mon père, pensait-il, je veux mourir avec lui; mais jusqu'à la fin je garderai l'espoir de le sauver.

Madame Pignoux commençait aussi à espérer. Les hommes de la lieutenante paraissaient encore plus effrontés, mais

un peu moins sinistres que ceux qui les avaient précédés dans la cuisine. Ils étaient presque tous Français et jeunes. Ils commandaient avec autant de cynisme que les autres, mais il y avait dans leurs manières une sorte de gaieté qui pouvait faire croire à un fonds de bonhomie, ou, tout au moins, à un mouvement d'oubli.

Mais un ordre venu du haut de l'escalier tomba comme la foudre sur les captifs : madame Proserpine mandait maître Pignoux et sa femme en sa présence.

— J'irai, j'y vas, j'y cours! s'écria l'hôtesse en montant l'escalier; et, se présentant à la lieutenante, elle lui demanda

respectueusement ses ordres, en ayant soin de ne pas avoir l'air de la reconnaître, ou de l'accepter d'emblée pour une personne autrement importante que l'ex-promeneuse des petits chiens du marquis.

— Mes ordres sont que votre mari comparaisse aussi, répondit la Bellinde, flattée de la soumission de madame Pignoux. Allez le chercher, ma bonne femme.

— Excusez-moi, dit la Pignoux, mon homme est dans son coup de feu, et trop enfumé pour se montrer en tablier et en bonnet sales devant une dame comme vous.

— Te crois-tu donc plus ragoûtante,

vieille pendarde? cria le capitaine. Va! on ne m'en donne point à garder! Je veux voir la figure de ton bélître de mari, et il n'y a point d'excuse qui serve. Et vous autres, mes drôles, dit-il aux servants de la Proserpine, d'où vient que, quand votre lieutenante commande quelque chose, vous vous le faites dire deux fois? Mort de ma vie, faudra-t-il que j'aille quérir moi-même ce double traître?

Au même instant, Bois-Doré, à qui déjà l'on avait fait monter de force l'escalier, fut poussé dans la salle, et si rudement qu'il faillit aller tomber aux genoux de la Proserpine. Le pauvre Mario le suivait, tremblant de crainte pour lui et de colère

contre les méchants reîtres. Si son vieux père fût tombé, l'enfant eût perdu patience et se fût fait mettre en pièces pour le défendre. Heureusement pour tous deux, le marquis ne perdit pas la tête et se résolut à tout braver, remettant son destin au succès de son déguisement.

Le hasard voulut que Proserpine ne fît nulle attention à ses traits. Elle connaissait fort bien le véritable Pignoux ; elle ne daigna pas lever les yeux sur lui tout de suite, distraite qu'elle était par les hommages archi-familiers que lui adressait le lieutenant Saccage, lequel, placé à côté d'elle, profitait de tous les instants où Macabre ne les observait pas de trop près. Le

marquis put donc se placer derrière la Proserpine, dans l'attitude d'un respectueux serviteur qui attend des ordres, et, d'un mouvement adroit, il fit passer Mario derrière lui.

— Ah! te voilà enfin, gibier d'estrapade! s'écria le capitaine en frappant du poing sur la table. Ta crainte me vend ta traîtrise, et je vois clair dans tes mauvais desseins!

Bois-Doré, se croyant dévoilé, faillit envoyer le déguisement au diable et jouer du couteau de cuisine pour mourir au moins sans insulte; mais Mario était là, qui glaçait son courage. Incertain du sens

des paroles qui lui étaient adressées, il se garda de répondre et de faire entendre sa voix aux oreilles de la Proserpine. Il se contenta de regarder fixement le Macabre d'un air assuré. C'était, à son insu, la meilleure attitude qu'il pût prendre.

— Voyons, parleras-tu? hurla de nouveau le capitaine, qui paraissait inquiet et qui se sentait rassuré par son air de candeur. Tu fais le simple, mauvais drôle; cependant, tu n'ignores point qu'en ne te présentant pas ici toi-même, et en te faisant tirer l'oreille pour te rendre à ton devoir, tu as manqué à toutes les règles et à toutes les bienséances de ton chien de métier.

Bois-Doré, décidé à ne point parler, fit une pantomime équivalant à un point d'interrogation, avec un mouvement de tête qui signifiait : *De quoi s'agit-il?* — As-tu perdu la parole, toi qui bavardais si bien tantôt? reprit le Macabre. Ou ignores-tu, triple sot, que l'hôtelier doit, le premier, goûter largement aux plats et aux boissons qu'il présente? Penses-tu que je sois si sûr de toi que je veuille m'exposer au poison? Allons, vite, détestable bête, avale-moi ce que tu vois sur cette assiette et dans ce gobelet, ou je te fais avaler ma rapière.

En même temps il montrait au marquis une assiette sur laquelle on avait placé un

échantillon de tous les mets servis sur la table, et un gobelet rempli de vin pris dans tous les pots. Le marquis fut grandement soulagé de voir de quoi il s'agissait, d'autant plus que la Proserpine ne le regardait pas au moment où il fut obligé de se pencher sur la table pour prendre l'assiette et le verre.

La coutume de faire goûter les mets par l'aubergiste était tombée en désuétude depuis la fin des grandes guerres civiles, du moins dans les provinces du centre; les voyageurs n'exerçaient plus ce droit, non plus que les aubergistes ne revendiquaient celui de les désarmer à leur entrée dans la maison.

Mais Macabre agissait comme en pays conquis, et il n'y avait pas à discuter avec le droit du plus fort. Le marquis s'exécuta bravement, avec un sourire de dédain pour l'outrage infligé à sa loyauté. Il avala en silence le contenu de l'assiette et du verre, tout en lançant à Jacques Bréchaud un regard qui lui disait éloquemment :-Jacques, tu vois que la générosité porte bonheur! et Jacques, qui adorait le marquis, se signa en retournant à la cuisine.

Tout allait bien. Macabre et ses acolytes, vaincus par le fier regard et le fier silence du majestueux cuisinier, étaient charmés d'ailleurs de pouvoir faire bon-

neur à ses plats, et peut-être n'eût-il pas été forcé de se montrer de nouveau; mais une malheureuse distraction de sa part vint tout gâter. La Proserpine laissa tomber l'éventail de plumes qu'elle portait à sa ceinture, en compagnie d'une daguette et de deux pistolets; et, par une fatale habitude de galanterie, dont il ne s'était jamais départi, même envers sa gouvernante, le marquis se baissa pour ramasser l'objet, qu'il présenta avec émotion, s'apercevant trop tard de sa bévue. Il y eut un moment de surprise et d'incertitude dans les yeux de la Proserpine, un moment long comme un siècle; enfin la dame s'écria en portant la main à ses pistolets :

— Je veux mourir de la grand'mort, si c'est là maître Pignoux !

— Quoi ? qu'est-ce à dire ? s'écria à son tour le Macabre : arrive ici, vieux fricottier, et montre ton sale museau à la compagnie. Par la mort-diable, s'il y a ici quelque supercherie, et qu'un vil gâte-sauce ait usurpé les fonctions de maître-queux, je prétends faire de son cuir une écumoire.

Le marquis n'écouta pas les menaces du brigand ; il sentit que le moment de la crise était venu, et poussa Mariò hors de la salle, en lui disant : — Va donc en bas,

toi! ma femme t'appelle! Puis il se présenta résolûment en face de la Proserpine et la regarda avec cette suprême dignité que l'homme de cœur est seul capable d'invoquer contre de lâches adversaires. Malgré le grotesque accoutrement de son maître, la servante Bellinde ne put se défendre d'un sentiment de respect et de remords. Elle tenait dans ses mains la vie de celui qu'elle voulait humilier et piller, mais non pas faire tourmenter et égorger. Elle hésita encore un instant, et dit :

— Ma foi, maître Pignoux, je vous reconnais à cette heure! mais, par la mardi, vous êtes bien changé! Vous avez donc fait une grosse maladie?

— Oui, madame, répondit Bois-Doré, touché de ce bon mouvement : j'ai eu beaucoup de fatigue dans ma maison depuis que j'ai été forcé de me séparer d'une personne qui me servait fort bien.

— Je sais de qui vous parlez, reprit la Bellinde. C'était un trésor que vous avez méconnu et jeté à la porte comme un chien. Oui, oui ! je sais comment la chose s'est passée. Tout le tort est de votre côté, et à présent vous en êtes aux regrets ! Mais il est trop tard, ma foi ! elle ne vous servira plus !

— Elle fera bien de ne plus servir per-

sonne, si elle peut s'en dispenser ; mais je me flatte qu'en quelque situation qu'elle soit, elle n'a point oublié ma générosité envers elle. Je la quittai sans reproche et sans lésinerie, elle pourra vous le dire.

— Il suffit; nous parlerons de ça plus tard. Servez-nous bien, et, pour ce, retournez à votre ouvrage, mon vieux. Allez !

En sortant, Bois-Doré la vit parler bas à un de ses hommes.

— Nous sommes sauvés ! dit-il à Mario dans l'escalier. Elle ne m'a pas trahi, et

elle vient de donner l'ordre de nous laisser sortir !

Et, dans sa candeur, le marquis se dirigeait avec Mario vers la porte de la cuisine ; mais il s'était bien trompé : la Proserpine avait, au contraire, renouvelé l'ordre du blocus.

Il fallait donc feindre encore et s'occuper de la confection de la fameuse omelette aux pistaches.

Une heure environ s'écoula sans apporter de changement à cette burlesque et tragique situation. On faisait grand bruit

dans la salle. Macabre criait, jurait et chantait. C'était tantôt de la gaieté brutale, et tantôt de la colère. Voici ce qui se passait.

Le lieutenant Saccage était un homme positif et net comme son nom. Il trouvait absurde que l'on se préparât à un coup de main qui exigeait une marche rapide et silencieuse, par un souper qu'il savait bien devoir dégénérer en orgie. Macabre était un bandit adonné à tous les excès qui étaient le véritable but de ses courses. Il n'avait pas, comme son lieutenant, les qualités du spéculateur, et si je ne craignais de profaner les mots, je dirais que, dans sa vie d'aventures, il portait une sorte

d'ivresse qui en était la poésie sombre et brutale. Il était aussi bohémien que larron, mangeant tout et n'étant riche que par crises. L'autre amassait froidement et plaçait à mesure. Il entendait les affaires, ne donnait rien au plaisir, et s'amassait une fortune. De nos jours, il eût été un fripon mieux posé : il eût filouté en habit noir et vécu dans le monde, au lieu de courir les routes et de détrousser les passants. Chaque siècle a son trafic, et, dans les guerres civiles du seizième et du dix-septième siècles, le brigandage s'était organisé en industrie régulière et en calculs positifs.

Saccage aspirait à se débarrasser du Macabre. Il n'eût osé l'attaquer de front;

mais il faisait comme M. le Prince avec le roi de France. Il poussait son maître dans le danger, comptant qu'une arquebusade l'emporterait et lui ferait la place nette. Dans cette prévision, il tâchait de plaire à la Proserpine, gardienne de la caisse et des bijoux, et la dame, tout en ménageant l'époux de rencontre, ne décourageait pas l'époux en herbe que les hasards de la guerre pouvaient lui rendre utile à un moment donné.

Ce système de coquetterie commençait à être visible pour Macabre, et il se sentait partagé entre le besoin de se laisser mener par le nez et celui d'administrer une solide correction à sa déesse. Il eût voulu aussi, à chaque instant, casser les

brocs sur la tête de son rival, et cependant il sentait combien l'activité et la constante lucidité de ce lieutenant lui étaient nécessaires, à lui qui ne pouvait se résigner à être sobre et à vivre sur le qui-vive.

Si bien que, fatigué de cette alternative de colères et de réconciliations qui se renouvelait à chaque *repue*, le capitaine prit le parti de noyer ses soucis dans le vin clairet des coteaux de La Châtre, et commença, après avoir beaucoup déraisonné, à éprouver l'invincible besoin de faire un somme, le nez sur son assiette, dans un reste de pâté.

Alors seulement, Saccage put parler raison à la Proserpine.

— Vous voyez, ma Bradamante, lui dit-il, que cet ivrogne n'est bon à rien, et si vous m'en croyez, nous le laisserons dormir ici tout son saoûl, et courrons piller le susdit manoir. Au retour, demain, nous reprendrons ici ce beau capitaine, qui ne servirait maintenant qu'à gêner notre expédition.

Proserpine nourrissait une idée toute fraîche éclose, idée hardie et bizarre, dont elle n'avait garde de faire part au lieutenant. Elle feignit d'acquiescer à son désir de tout préparer pour le départ.

— Allez faire manger la troupe, répondit-elle; je vais veiller ce dormeur, et s'il

s'éveille, je le ferai boire pour qu'il reprenne son somme.

Saccage descendit à l'office, se fit livrer toutes les provisions en porc salé et conserves de gros gibier, et passa à l'écurie, où ses hommes et ceux du capitaine s'étaient installés. La distribution des vivres et surtout du vin fut faite sous ses yeux avec une prudente parcimonie; il veilla lui-même à ce que la garde fût bien montée. Les hommes de Proserpine étaient attablés dans la cuisine et soupaient joyeusement de la copieuse desserte des officiers.

Pendant ce temps, la lieutenante fit

monter le maître-queux, qui la trouva chauffant ses grosses jambes bottées, dans une attitude masculine. Ils étaient seuls, car le capitaine ronflait dans son pâté.

— Asseyez-vous là, marquis, et causons, dit-elle d'un air affable assez risible. Il faut que vous connaissiez votre situation et la mienne, et je vous ferai voir bien des choses en peu de mots, car le temps presse.

Le marquis s'assit en silence.

— Il faut vous dire, reprit la dame-brigand, que lorsque vous me renvoyâtes in-

civilement de votre gentilhommière, j'entrai au service de madame de Gartempe, qui s'en allait dans le pays Messin de Lorraine, où elle a des biens de conséquence.

— Je le sais, dit le marquis, vous étiez là chez une dame fort qualifiée, et ce n'était point déroger. Comment se fait-il...

— Que je l'aie si tôt quittée? Je m'étais mis la dévotion en tête chez vous, parce qu'on aime à faire le contraire de ce que font les gens qui nous commandent; et c'est pour cela que, trouvant ma grande dame trop exigeante pour ma conscience,

je me tournai du côté des réformés, ce qui me servit à me faire chasser par elle, beaucoup plus durement que par vous, je le confesse !

« Sur ces entrefaites, il arriva au pays Messin un corps d'aventuriers de tous les pays, qui avaient servi ce brave capitaine que l'on appelle là-bas le bâtard de Mansfeld, et qui, battus sur l'autre rive du Rhin par les troupes catholiques de l'empereur, cherchaient fortune en Alsace et en Lorraine. On avait grand'peur de ces gens-là, moi tout comme les autres; mais le hasard me fit rencontrer parmi eux quelqu'un que vous voyez ici, et qui, ayant sauvé une bonne somme, venait de congédier

ses soldats et songeait à revenir à Bourges pour s'établir et vieillir en paix. Il se rappelait si bien le Berry, que la connaissance fut bientôt faite et qu'il m'offrit son cœur et sa main. Je ne sais pourquoi j'hésitai à me lier, mais ce qui est très assuré, mon cher marquis, c'est que votre château sera pris cette nuit et brûlé demain matin.

— C'est donc là véritablement le but de votre expédition ? dit le marquis, affectant un grand calme. Est-ce vous qui avez suggéré cette idée au capitaine Macabre? Je ne puis croire que vous soyez une personne vindicative et perverse à ce point.

— L'idée n'est pas venue de moi ; mais,

sans le vouloir, je l'ai suggérée à cet animal rapace, pour lui avoir imprudemment parlé de votre trésor. A peine sut-il le fait qu'il m'accabla de questions, et moi, sans savoir où il voulait en venir, je lui donnai assez de détails pour le convaincre qu'il serait facile de s'en emparer. A mes paroles imprudentes se joignirent des lettres que j'eus aussi l'imprudence de lui montrer. L'une venait de M. Poulain ; l'autre de Sanche. Tous deux me donnaient des nouvelles de M. d'Alvimar. Tous deux me croyaient encore dans ce qu'ils appellent les bons principes, et comme il est utile d'avoir des amis partout, je me gardais de leur faire savoir en quelle compagnie je me trouvais. Si bien, mon cher marquis, qu'un beau jour Macabre s'en alla en Al-

saçe et y retrouva plusieurs de ses anciens reîtres; il en enrôla d'autres qui ne demandaient qu'à rentrer en campagne, et s'adjoignit le lieutenant Saccage, qui est un homme habile et infatigable, et, tout cela fait, il vint à Linières, d'où avec quelques-uns des siens, il s'en fut, la nuit dernière, à Br lbault, donnant rendez-vous aux autres, pour cette nuit, à l'auberge isolée où nous voici.

Bois-Doré écoutait avec grande attention, mais en cachant la surprise et l'inquiétude que lui causaient toutes ces découvertes. En se rappelant les apparitions de Brilbault, il jeta machinalement les yeux sur la muraille de la salle où il se

trouvait, et vit se répéter la figure à gros nez crochu, à longue moustache et à morion empanaché du capitaine Macabre. C'était bien là le profil qu'il avait vu à Brilbault, et nul doute que le recteur Poulain, qu'il avait cru y reconnaître, ne fût aussi de la partie. D'ailleurs le marquis ne venait-il pas d'entendre de la bouche de Proserpine que d'Alvimar avait survécu au terrible duel de la Rochaille?

Il s'abstint de toute réflexion, et se contenta d'interroger la dame, qui le confirma dans toutes ses appréhensions. D'Alvimar avait vu avec horreur le huguenot Macabre à son lit de mort; mais Sanche avait fait serment de se joindre aux reîtres, avec

ceux des bandits bohémiens qui voudraient le suivre, aussitôt que d'Alvimar aurait rendu le dernier soupir. Dès ce matin, ajouta Proserpine, Macabre est retourné à Thevet, où nous l'attendions, Saccage et moi, avec nos gens, et où nous étions campés hors la ville sans vouloir effrayer ni maltraiter personne. C'est ainsi que, grâce à la prudence et à la bonne discipline de nos aventuriers, nous avons pu faire plus de cent lieues à travers la France, sans être forcés de livrer bataille. Nous nous faisions passer pour des volontaires vendus au roi, et nous montrions un faux brevet. De cette manière, ceux de nos gens qui voudront aller chercher fortune dans le camp huguenot ou ailleurs pourront gagner le Poitou. Macabre

compte leur donner carrière, sauf à tirer de son côté avec vos dépouilles, s'il voit nos cavaliers s'aventurer dans de trop mauvaises affaires. Donc, mon cher marquis, nous voici en mesure de vous ruiner, et, pour votre malheur, vous êtes venu vous jeter ici dans les mains de gens bien décidés à vous ôter la vie.

— C'est-à-dire que mon sort est dans les vôtres, répondit le marquis, et vous me le dites pour me faire comprendre la reconnaissance que je vous dois. Comptez, Bellinde, qu'elle ne se bornera point à des paroles, et que si vous renoncez également à faire marcher sur Briantes, vous y trouverez plus de profit qu'à partager mes dépouilles avec cette bande de larrons.

— Pour cela, je vous l'ai dit, marquis ; ce n'est pas moi qui dirige ; mais je puis vous aider à vous débarrasser du capitaine, et faire entendre raison au lieutenant qui aime mieux l'argent que les coups.

— Donc, c'est ma rançon et celle de mon château que vous voulez. Évaluez d'abord celle de ma personne, laquelle est, je le confesse, sans défense, en votre pouvoir. Quant au château...

Quant au château, vous pensez qu'une fois libre, vous le défendrez ! Aussi ne serez-vous point libre avant que nous en soyons sortis, à moins que...

— A moins que je ne paie?

— A moins que vous ne signiez, monsieur le marquis! car vôtre seing est sacré pour qui, comme votre fidèle Bellinde, connaît l'honneur d'un gentilhomme tel que vous.

— Que voulez-vous donc que je signe? dit le marquis, facilement résigné toutes les fois qu'il s'agissait d'argent.

La Proserpine garda un instant le silence. Son visage prit une expression de malice diabolique, et cependant il s'y peignit, en même temps, une anxiété singu-

lière, comme si elle eût rougi quelque peu de ses exigences.

— Allons, allons, lui dit le marquis, parlez et finissons vite, avant que votre compagnon ne s'éveille.

— Mon compagnon n'est pas mon époux, vous le savez, monsieur le marquis, reprit la lieutenante en minaudant. Il est fort laid et fort bête, et, bien que vous ne soyez pas plus jeune que lui, vous avez encore des agréments auxquels je n'ai pas toujours été aussi insensible que je le paraissais.

— Quelles folies me contez-vous-là, ma

pauvre Bellinde? Allons! trève de plaisanteries; concluons!

— Je ne plaisante pas, marquis! J'ai toujours eu la passion d'être une femme de qualité, et, s'il faut conclure, voici mon unique et dernier mot: Soyez libre! pas de rançon! Partez, courez défendre votre manoir, si je ne puis empêcher qu'on l'attaque, et, quel que soit le résultat de l'affaire, vous tiendrez la parole que vous allez m'écrire de me prendre pour votre femme légitime et légataire universelle.

— Ma femme! vous! s'écria le marquis en reculant de stupeur; y songez-vous? Ma légatrice! quand Mario...

— Ah ! nous y voilà ! c'est le beau petit qui est l'achopement. Mais soyez tranquille, j'aurai des bontés pour lui, s'il se conduit avec moi comme il le doit, et, à ma mort, votre bien pourra lui revenir, pourvu que je sois contente de lui.

— Bellinde ! vous êtes folle ! dit le marquis en se levant ; à moins que tout ceci ne soit un jeu...

— Ce n'est point un jeu, et mort de ma vie ! dit-elle en se levant aussi, si vous n'écrivez de suite ce que j'exige, j'éveille le capitaine et je fais monter mes gens !

— Faites-moi donc massacrer, si bon

vous semble, répondit Bois-Doré, je ne me prêterai jamais à votre fantaisie ! Mais sachez que je ne me laisserai point égorger comme un mouton et que...

Le marquis, dégaînant son couteau, s'était élancé vers la porte pour recevoir les assassins que Bellinde, étranlée de dépit, s'efforçait en vain d'appeler, lorsque le Macabre se leva tout à coup en trébuchant et lança à la tête de son *épouse* un broc qui l'eût tuée, s'il eût eu la main plus assurée. — Détestable carogne! s'écria-t-il en la poursuivant par la chambre; ah ! tu veux épouser ton vieux marquis? Tu me crois sourd peut-être, et tu ne sais pas que le capitaine Macabre ne dort que d'un œil

et d'une oreille ! Reste-là, toi, marquis ! Je ne t'en veux point, car tu as refusé les offres de cette damnée Putiphar. Reste, dis-je ! Aide-moi à attraper la diablesse ! Je lui veux tordre le cou en bonne forme, et faire un tambour de sa peau !

Malgré ces séduisantes invitations, le marquis, laissant les deux amants aux prises, s'était élancé dans l'escalier, et Mario, effrayé du bruit qui se faisait dans la salle haute, s'était aussi élancé vers lui. Mais ils ne purent ni remonter ni descendre.

D'un côté, Proserpine, poursuivie par le Macabre, qui l'assommait à coups de bâ-

ton de chaise, roulait sur eux dans l'escalier; de l'autre, les reîtres de la lieutenante accouraient pour apaiser cette scène conjugale. Ce fut bientôt fait. La Proserpine échevelée se releva et se jeta au milieu d'eux, qui, sans respect pour le capitaine, le saisirent assez brutalement, l'emportèrent dans la salle et l'y enfermèrent en se moquant de ses cris et de ses menaces.

La lieutenante, habituée à ces orages, ne fut pas longtemps non plus à se remettre. A peine eut-elle avalé un verre de genièvre de Marche, que lui présenta un de ses pages, qu'elle chercha d'un œil d'oiseau de proie sa victime réfugiée dans un

coin. — Le cuisinier, le cuisinier! s'écria-t-elle. Amenez devant moi le cuisinier.

On amena le marquis et Mario, qui s'attachait à lui avec désespoir. Bellinde reconnut l'enfant du premier coup d'œil, et sa figure, blémie par la peur, s'empourpra d'une joie féroce.

— Mes amis, s'écria-t-elle, nous tenons le sanglier et le marcassin, et il s'agit ici d'une belle rançon pour nous, mais pour nous seuls, entendez-vous? et sans partager avec les Allemands (elle appelait ainsi les reîtres du capitaine), ni avec M. Saccage et ses Italiens! A nous, à nous seuls le Bois-Doré et son petit, et vive la France,

tudieu! Une plume, du papier, de l'encre; vite! il faut que le marquis signe sa rançon! Je connais son avoir et je vous réponds qu'il ne m'en cachera rien! Mille écus d'or pour chacun de ces braves, entends-tu, marquis? et pour moi la parole que je t'ai demandée.

— Pour toi, méchante femme, toute ma fortune, s'écria le marquis, pourvu que mon fils ait la vie sauve. Donnez, donnez la plume!

— Non pas, reprit la Proserpine. Ce n'est pas seulement ton bien que je veux, c'est ton nom, et tu vas signer la promesse de mariage.

Le marquis n'eût pas cru que cette diablesse oserait déclarer ses prétentions devant témoins. Mais, bien loin d'en être scandalisés, les reîtres applaudirent comme à un très bon tour, et le sang monta au visage de Bois-Doré, révolté du rôle abject et ridicule qui lui était assigné.

— Vous en demandez trop, madame, dit-il en levant les épaules, prenez mon or et mes terres, mais mon honneur...

— C'est ton dernier mot, vieux fou? Alors, ici, camarades! une corde, et donnez moi l'estrapade à ce marmot!

En parlant ainsi, l'odieuse fille montrait

un grand croc de fer planté à la voûte de la cuisine et qui servait à suspendre les poids du tourne-broche. En un clin d'œil, on se saisit de Mario qui cria au marquis : Refuse ! refuse, mon père ! je supporterai tout !

Mais le marquis était incapable de supporter, une seconde, la pensée de voir torturer son enfant. Donnez-moi la plume, cria-t-il, je consens ! je signe tout ce que vous voudrez !

— Donnons-lui toujours un ou deux sauts d'estrapade, dit l'un des bandits en commençant à attacher Mario, ça rendra l'écriture du vieux plus coulante.

— Oui, faites! répondit la Proserpine. Ce méchant enfant a bien mérité...

Le marquis devint furieux ; mais il s'apaisa aussitôt en regardant son pauvre enfant qui pâlissait de terreur, malgré son courage. Il n'y avait pas à faire résistance, Mario était tenu en joue. Bois-Doré tomba aux pieds de la Proserpine.

— Ne faites pas souffrir mon enfant! s'écria-t-il ; je cède, je me soumets, je vous épouse ; que voulez-vous donc de plus que ma parole ?

— Je veux ton seing et ton scel, répondit la Proserpine.

Le marquis prit la plume d'une main tremblante, et sous la dictée de cette furie, il écrivit :

« Moi, Sylvain-Jean-Pierre-Louis Bouron du Noyer, marquis de Bois-Doré, je promets et jure à demoisellle Guillette Carcat, dite Bellinde et dite Proserpine. »

En ce moment, une effroyable rumeur se fit entendre, et les reîtres de Proserpine s'élancèrent vers la porte. C'étaient les Allemands du capitaine qui, appelés par lui de la fenêtre, accouraient pour le délivrer. La garde était montée par les Italiens de Saccage, qui avaient ordre de ne

laisser entrer ni sortir personne. Ces trois corps étant toujours en querelle comme leurs chefs, ceux-ci les maintenaient en les séparant. Mais, cette fois, ce fut impossible; Saccage, que les cris de Macabre avaient attiré aussi, et qui pensait que la Proserpine voulait en finir avec son tyran, s'efforçait d'empêcher que les Allemands lui portassent secours. Quant aux Français de la lieutenante, ils ne voulaient ni des uns ni des autres, et ils commencèrent tous à se colleter, sans faire encore usage de leurs armes, mais en s'injuriant avec fureur, et se gourmant des pieds et des poings. Ce vacarme était accompagné du bris des meubles dans la salle haute, où Macabre se débattait comme un diable pour se délivrer, et des cris aigus de la

Proserpine qui encourageait ses gens et commençait à craindre pour sa vie, s'ils avaient le dessous.

On pense bien que le marquis n'attendit pas l'issue de la lutte pour songer à la fuite. Il ne fit qu'un saut vers son fils pour le délier, mais la corde était si artistement nouée que, dans son trouble, il ne pouvait parvenir à la défaire.

— Coupez ! coupez ! disait madame Pignoux. Mais la main du vieillard était agitée d'un mouvement convulsif. Il craignait de blesser l'enfant avec le couteau.

— Laissez-moi donc faire ! dit Mario en les repoussant.

Et, avec adresse et sangfroid, il défit le nœud. Le marquis le prit dans ses bras et suivit l'hôtesse et sa servante, qu'il vit courir vers l'office. En s'élançant au dehors, il faillit tomber sur le seuil : un corps était étendu en travers ; c'était celui du Bréchaud. Il était mort ; mais près de lui gisaient deux reîtres, l'un transpercé d'une broche à rôtir, l'autre à moitié décapité par le tranche-lard. Jacques s'était vengé, et il avait dégagé le passage. Sa laide, mais énergique figure avait une expression effrayante ; elle semblait contractée par un rire de triomphe, et montrait ses crocs espacés comme si elle eût voulu mordre.

Le marquis vit rapidement qu'il n'y

avait plus rien à faire pour le pauvre brèche-dent. Il tenait Mario serré contre sa poitrine et courait comme il pouvait. Mets-moi à terre, lui disait l'enfant, nous courrons mieux ; je t'en prie, mets-moi à terre! Mais le marquis croyait entendre armer derrière lui les terribles pistolets à pierre, et il voulait faire de son corps un rempart à son fils.

Il se décida à le laisser courir aussi quand il se vit hors de portée, et tous deux se hâtèrent vers le taillis où se cachait le toit demi-écroulé de l'ancienne hôtellerie. Chemin faisant, ils virent courir aussi madame Pignoux et sa servante. Ces deux vieilles leur firent peine. Mais les appeler,

c'était les perdre et se perdre avec elles. Elles coupèrent à travers champs, se dirigeant vers quelque cachette apparemment connue d'elles comme un bon refuge.

Les beaux messieurs de Bois-Doré sautèrent sur leurs chevaux et se gardèrent bien de descendre le terrier par la route. Ils enfilèrent un de ces chemins étroits et bordés de hauts buissons de prunelliers qui serpentent entre les enclos. La bataille des reîtres pouvait cesser brusquement. Ils étaient bien montés et capables de serrer de près leur proie ; mais le galop léger de Rosidor et de Coquet faisait peu de bruit sur la terre détrempée, et le chemin

qu'ils suivaient, se croisant avec plusieurs autres, les poursuivants devaient se séparer en plusieurs groupes pour chercher à les atteindre. Il s'agissait, avant tout, de gagner du terrain ; aussi les Bois-Doré ne songèrent-ils d'abord qu'à dérouter l'ennemi en s'enfonçant au hasard dans ce dédale de traînes boueuses qui s'encaissaient de plus en plus, à mesure qu'elles touchaient au fond de la vallée. Au bout de dix minutes de triple galop, le marquis arrêta son cheval et celui de Mario.

— Halte ! lui dit-il, et ouvre ta fine oreille. Sommes-nous poursuivis ?

Mario écouta, mais le bruit des naseaux

de son cheval essoufflé l'empêchait de rien entendre. Il sauta à terre, s'éloigna de quelques pas et revint. — Je n'entends rien, dit-il.

— Tant pis ! répondit le marquis, ils ont fini de se battre, et ils doivent penser à nous. Vite à cheval, mon enfant, et courons encore. Il faut gagner Brilbault, où sont nos amis et notre monde.

— Non, mon père, non, reprit Mario, qui était déjà en selle. Il n'y a plus personne à cette heure à Brilbault. C'est à Briantes qu'il faut courir par la traverse. Oh ! je vous en prie, mon père, n'hésitez

pas, et ne doutez pas que j'aie raison. Je suis bien assuré de ce que je vous dis.

Bois-Doré céda sans comprendre. Ce n'était pas le moment de discuter. Ils gagnèrent en droite ligne le hameau de Lacs, à travers la grande plaine fromentale qui, appartenant toute entière à la seigneurie de Montlevy, n'était pas, à cette époque, divisée en plusieurs lots garnis de haies. C'était marcher à la grâce de Dieu, en pays découvert et sans pouvoir aller vite, car, en beaucoup d'endroits, les chevaux entraient jusqu'aux genoux dans la terre labourée. Nos fugitifs firent cependant la moitié du trajet sans entendre aucune bande de cavaliers sur le chemin,

qu'ils suivaient à peu près parallèlement, à une distance de deux ou trois portées d'arquebuse.

C'était, dans la pensée du marquis, un assez mauvais signe. La querelle des reîtres n'avait pas dû se prolonger jusque-là. Du moment que les Allemands auraient vérifié que Macabre n'était pas assassiné, mais seulement enfermé pour cause d'ivresse, tout devait s'apaiser, et la Proserpine n'était pas femme à oublier les captifs dont elle espérait tout au moins une bonne rançon.

— Si on ne descend pas sur nous par la route frayée, pensait le marquis, c'est

que l'on nous a vus traverser la plaine, c'est que l'on nous attend aux abords de la taille de Veille, par les chemins creux que la Bellinde peut fort bien connaître. Peut-être ces coquins sont-ils plus près de nous que nous ne pensons, car le brouillard s'épaissit, et je commence à ne plus savoir si ces ombres que je vois là-bas, sont des têteaux de chêne ou des cavaliers au repos qui nous attendent.

Il arrêta encore Mario pour lui faire part de ses appréhensions. Mario regarda les arbres, et dit : — Marchons ! marchons ! il n'y a point là de cavaliers.

Les fugitifs reprirent leur course ; mais,

comme ils passaient le long de la taille qui, à cette époque, s'étendait jusqu'à la métairie d'Aubiers, ils se trouvèrent subitement pressés par un groupe de cavaliers qui débouchaient à leur droite et qui leur criaient : « Halte ! » d'une voix retentissante.

C'étaient bien des voix françaises, mais les aventuriers de la Bellinde étaient français. Le marquis hésita un instant. Ces gens, encore couverts par l'obscurité du bois, n'étaient pas faciles à reconnaître, tandis que les Bois-Doré étaient assez loin de la lisière pour ne devoir pas échapper à leurs regards.

— Marchons toujours ! lui dit Mario. Si

ce ne sont point des ennemis, nous le verrons bien !

— Vive Dieu ! répondit le marquis, ce sont les reîtres, car ils nous suivent ! Courons, courons, mon cher enfant, et il pensa en lui-même : Que Dieu donne des jambes à nos pauvres chevaux !

Mais les chevaux avaient trop couru dans la terre grasse pour n'avoir pas perdu leur première ardeur, et ceux qui les poursuivaient les serrèrent bientôt de si près qu'à tout moment le marquis croyait entendre siffler les balles à ses oreilles. Il perdait du temps à vouloir, en dépit de Mario, se tenir derrière lui pour recevoir

la première décharge. Un cavalier, mieux monté que les autres, l'atteignit presque et lui cria :

— T'arrêteras-tu, larron, et faudra-t-il que je te tue?

— Dieu soit loué, c'est Guillaume ! s'écria Mario; je reconnais sa voix !

Ils tournèrent bride, et ne furent pas peu surpris de voir Guillaume s'élancer sur eux et faire mine de jeter le marquis à bas de son cheval.

— Hé! mon cousin ! dit Bois-Doré, ne me reconnaissez-vous point ?

— Eh ! qui diable vous reconnaîtrait dans cet équipage ? répondit Guillaume. Qu'est-ce que vous avez donc là de blanc sur la tête, mon cousin ? et quelle sorte de jupon portez-vous flottant sur la cuisse ? Je voulais avoir de vos nouvelles ; puis, vous voyant de près, je croyais bien reconnaître votre cheval et celui de Mario. Mais je m'imaginais voir en vous deo voleurs qui emmenaient vos montures, peut-être après vous avoir assassinés ! Est-ce donc là Mario ? Vraiment vous êtes accoutrés d'une étrange façon tous les deux !

Il est vrai, dit le marquis en se rappelant son tablier de cuisine et son bonnet de toile, dont il n'avait encore eu ni le loisir

ni la pensée de se débarrasser ; je ne suis point équipé en homme de guerre, et vous m'obligerez, mon cousin, de me faire donner un chapeau et des armes, car je n'ai au flanc qu'un couteau de cuisine, et nous pouvons avoir bataille d'un moment à l'autre.

— Tenez, tenez, dit Guillaume en lui passant son propre chapeau et les armes de son meilleur domestique, faites vite, et ne nous arrêtons point, car il paraît que votre basse-cour est prise et que votre château est en danger.

Bois-Doré crut que Guillaume était mal renseigné.

— Point! dit-il ; les reîtres étaient encore à Étalié, il y a une demi-heure...

— Les reîtres, à Étalié? s'écria Guillaume. En ce cas, nous ne risquons rien de courir, si nous ne voulons être pris entre deux feux !

Il n'y avait pas d'explications à échanger ; on reprit, en grande hâte, la plaine jusqu'à Briantes. Le long du chemin, la troupe de Guillaume se grossissait des gens de Bois-Doré, lesquels, après de vaines recherches à Brilbault, avaient reçu les avis de la petite bohémienne, et revenaient à tout hasard, n'ajoutant pas beaucoup de foi à son message, et pensant que c'était

quelque ruse de ses camarades pour dérouter les investigations. Ils ne s'étaient décidés que parce que Pilar leur avait dit que leur maître était averti et allait revenir sur ses pas ; ne l'ayant pas vu au rendez-vous général de Brilbault ils avaient pensé que, vrai ou faux, l'avis avait été donné au marquis, et qu'il était inutile de l'aller chercher à Étalié.

M. Robin n'avait pas cru un mot du récit de Pilar. Il s'était néanmoins mis en route, avec son escorte, mais sans se presser beaucoup, et on pouvait craindre qu'il n'eût rencontré les reîtres, car on arriva en vue de Briantes sans qu'il eût rejoint. On s'inquiétait aussi de maître Jovelin.

qui était parti le premier de Brilbault avec cinq ou six hommes de Briantes, et que l'on s'étonnait de ne pas rattraper, bien que l'on marchât très vite : si vite que ces réflexions furent faites par chacun, sans que l'on prît le temps de se les communiquer. J'ai lu, dans bien des romans, de longues conversations entre les personnages, pendant que les chevaux fendent le vent et dévorent l'espace ; mais je n'ai jamais vu, dans la réalité, que la chose fût possible.

Bien qu'il ne fût guère qu'une heure du matin, on vit clair comme en plein jour en traversant le village. Les bâtiments de la ferme du château étaient la proie des flammes.

A cette vue, personne ne douta plus, et on s'élança à l'assaut de l'huis, qui était fermé et défendu par Sanche et quelques bohémiens rassemblés par lui à la hâte, dès qu'il avait entendu le galop des arrivants.

— Que faisons-nous là, mon cousin? dit Guillaume au marquis ; nos gens s'emportent par trop de courage et n'attendent le commandement de personne. Nous allons y perdre nos meilleurs valets, peut-être sans profit! Avisons à faire de l'ouvrage qui serve.

— Oui, certes, répondit Bois-Doré, occupez-vous de les retenir. Ce n'est pas un

moment de plus ou de moins qui empêchera ma grange de brûler, et j'aime mieux la vie de ces bons chrétiens que toute ma récolte. Rappelez-les, et les apaisez ! Je mè veux d'abord occuper de cet enfant, qui m'inquiète.

En parlant ainsi, le marquis emmenait Mario un peu à l'écart.

— Mon fils, lui dit-il, donnez-moi votre parole de gentilhomme de ne point avancer que je vous appelle.

— Eh quoi ! mon père, s'écria Mario consterné, vous me parlez comme faisait

tantôt Aristandre, et vous me traitez comme un tout petit enfant ! Sont-ce là les leçons d'hon..eur et de vaillance que vous me donnez aujourd'hui, vous qui...

— Silence ! monsieur ; obéissez, dit le marquis, parlant pour la première fois avec autorité à son bien-aimé. Vous n'êtes point encore en âge de vous battre, et je vous le défends !

De grosses larmes vinrent aux yeux de l'enfant. Le marquis détourna les siens pour ne pas les voir, et, laissant Mario au milieu d'une petite réserve de ses bons serviteurs, il courut rejoindre Guillaume

d'Ars, qui avait réussi à ramener l'ordre et l'obéissance dans sa troupe.

— Il est très inutile, lui dit le marquis, d'essayer de force l'huis : avec deux hommes, il peut être défendu une heure, à moins que nous ne voulions sacrifier une vingtaine des nôtres. Ah! mon cousin, c'est fort bien fait de fortifier ses *entrances*, mais c'est fort malcommode lorsqu'il s'agit de rentrer chez soi. En cet endroit, le fossé a quinze pieds de profondeur, et vous voyez que les talus ne permettraient pas aux nageurs d'aborder sans être foudroyé par le moucharabi. Savez-vous ce qu'il faut faire? Regardez! La grange est écroulée. Eh bien, elle a dû tomber dans le fossé et le combler en par-

tie. C'est là qu'il faut entrer. J'y vas avec mon monde. Restez ici comme si vous cherchiez des planches et des engins pour remplacer le pont levé, et ce, pour tromper l'ennemi, que vous empêcherez de fuir quand nous tomberons sur lui. Nous autres, mes amis, dit-il à ses gens, nous filerons sans bruit derrière le mur dont l'ombre nous cachera, malgré le grand feu qui consume nos gerbes.

Le plan du marquis était fort sage, et ce qu'il prévoyait avait eu lieu. Le fossé était comblé en partie et le mur écroulé par la chute de la grange. Mais il fallait passer sur des décombres en feu et à travers des vagues de flamme et de fumée. Les chevaux effrayés reculèrent.

— A pied, mes amis, à pied ! cria le marquis en s'avançant au galop dans cet enfer. Le seul Rosidor s'y jeta avec intrépidité, franchit tous les obstacles avec une adresse miraculeuse, et sans s'inquiéter d'y griller sa belle crinière et les rubans dont elle était tressée, il porta vaillamment son maître au milieu de l'enceinte. Le marquis ne risquait rien pour sa riche chevelure. Elle était restée sous les fagots, à l'auberge du Geault-Rouge.

Ses valets, déjà fort animés par le désir de retrouver et de délivrer ou de venger leurs familles, furent électrisés par le courage de leur vieux maître, et plusieurs le suivirent d'assez près pour l'empêcher de tomber aux mains de l'ennemi. Mais, au

moment où le gros de la troupe s'engageait dans les décombres embrasés, un cri d'alarme, poussé par un des paysans qui la composaient, arrêta tous les autres, et les fit reculer avec terreur. Le grand pignon, encore debout, de la grange, subissant l'action d'une chaleur intense, venait de craquer et, se courbant, menaçait d'écraser quiconque essaierait de passer. Une seconde d'attente, et on allait le voir tomber ; alors on passerait, quelque difficile que fût l'escalade. Voilà ce que chacun pensa, et tout le monde attendit. Mais les secondes, les minutes même se succédaient, et le pignon ne tombait pas. Or, ces secondes et ces minutes-là étaient des siècles, dans la situation où se trouvait, en cet instant, le marquis.

Seul avec une dizaine des siens, il tenait tête à toute la bande des bohémiens, encore composée d'une trentaine de combattants. Quatre heures s'étaient écoulées depuis l'évasion de Mario sous la sarrazine, et, depuis ces quatre heures, les bandits n'avaient pas songé seulement à se repaître. A la première ivresse de leur victoire et à la première satisfaction de leurs appétit avait bientôt succédé l'espoir opiniâtre de s'emparer du château. Ils avaient essayé tous les moyens de s'y introduire par surprise. Plusieurs y avaient péri, grâce à la vigilance d'Adamas et d'Aristandre, secondés par la présence d'esprit, les bons conseils et l'activité de Lauriane et de la Morisque Voyant leurs efforts inutiles, ils avaient mis le feu à la

grange dans l'espérance d'engager les assiégés à faire une sortie pour sauver les bâtiments et les récoltes. Ce ne fut pas sans y dépenser des trésors d'éloquence que le sage Adamas réussit à retenir Aristandre, qui voulait se jeter dans le piége la tête baissée. Il avait même fallu que Lauriane y employât son autorité, et lui démontrât que, s'il succombait dans son entreprise, tous les malheureux renfermés dans le château, à commencer par elle, étaient perdus sans retour.

Depuis une heure que la grange brûlait, Aristandre, exaspéré, avait épuisé tous les jurements et toutes les imprécations de son vocabulaire. Condamné au repos, il rongeait son frein et maudissait même

Adamas et Lauriane, et Mercédès pardessus le marché, et Clindor, qui prêchait aussi la patience, enfin tous ceux qui l'empêchaient d'agir, lorsque Adamas, grimpé au faîte de la tour escalier, lui cria de la lanterne :

— Monsieur est là ! monsieur est là ! Je ne le vois pas ; mais il est là, j'en réponds, car on se cogne, et je suis sûr d'avoir reconnu sa voix par-dessus toutes les autres.

— Oui, oui ! s'écria Mercédès d'une des fenêtres du préau ; Mario est là, car le petit chien Fleurial est comme un fou ; il l'a senti. Voyez? je ne peux pas le tenir !

— Aristandre! s'écria Lauriane, sortez! Sortons tous, il est temps!

Aristandre était déjà sorti. Sans s'inquiéter d'être suivi ou non, il s'élançait aux côtés du marquis et le débarrassait de Laflèche, qui, souple comme un serpent, avait sauté en croupe derrière lui et l'étouffait dans ses bras maigres et nerveux, sans réussir toutefois à le désarçonner. Aristandre saisit le bohémien par une jambe, au risque d'entraîner le marquis avec lui; il le jeta à terre, le foula sous ses pieds, en ayant bien soin de lui enfoncer les côtes; puis, le laissant là, évanoui ou mort, il se jeta sur les autres.

Les domestiques du château étaient

sortis aussi, même Clindor, et même le pauvre petit Fleurial, qui avait échappé aux bras de la Morisque éperdue, et qui se jeta dans les jambes du marquis, bien empêché de s'en apercevoir, puis, enfin, disparut dans le tumulte pour aller chercher Mario.

Lauriane, armée et exaltée, voulait sortir aussi.

— Au nom du ciel, dit Adamas en se jetant au-devant d'elle, ne faites pas cela ! Si monsieur voit sa chère fille dans le danger, il y perdra l'esprit, et vous serez cause qu'il s'y fera tuer. Et d'ailleurs, voyez, madame ! me voilà seul pour fermer la porte, ce qui peut encore être bien

nécessaire pour sauver les nôtres. Sait-on ce qui peut arriver? Restez pour m'aider au besoin!

— Mais la Morisque est sortie! s'écria Lauriane. Vois, Adamas, vois! cette brave fille cherche Mario. Elle suit le petit chien! Mon Dieu! mon Dieu! Mercédès, revenez! vous allez vous faire tuer!

Mercédès n'entendait rien au milieu de la bataille. D'ailleurs, elle n'eût rien voulu entendre : elle ne songeait qu'à son enfant. Elle traversait littéralement le fer et le feu; elle eût traversé le granit.

Le marquis et Aristandre, vaillamment secondés, furent bientôt maîtres du ter-

rain, et commencèrent à refouler les bandits, partie du côté des ruines de la grange, partie du côté de l'huis. Ceux qui passèrent sous le grand pignon, sans s'inquiéter de sa chute imminente, furent reçus à coups de pique et de pieux par les vassaux de Bois-Doré, qui avaient commencé à franchir ce passage redouté. On en tua et on en prit plusieurs. Les autres rebroussèrent chemin, et, longeant les murailles, toute la bande, qui ne comptait plus qu'une vingtaine d'hommes valides, se trouva engouffrée sous la voûte de l'huis.

— Éteignez le feu, cria Bois-Doré, qui voyait l'incendie gagner les autres bâtiments de la ferme, et laissez-nous achever la *vauderoute* de cette canaille !

En parlant ainsi, il s'adressait aux paysans et aux femmes et enfants qui s'étaient décidés à sortir du château, et il courait avec ses domestiques à la voûte de l'huis où un étrange conflit venait de s'engager entre les bandits en fuite et Sanche, resté seul gardien de la sortie.

Sanche avait une seule idée, une idée implacable. Il avait vu Mario hors de portée, placé par le marquis derrière une maison du bourg avec une escorte. L'enfant était bien abrité et bien gardé. Mais il était impossible qu'à un moment donné, il ne sortît pas de cette retraite et ne s'engageât pas à la portée de l'arquebuse. Sanche était là en arrêt, le canon de son arme appuyé sur un créneau du moucharabi, le corps bien caché, l'œil fixé sur le

coin du mur d'où sa proie devait sortir tôt ou tard. Le sombre Espagnol avait pour lui le formidable avantage qu'aucune préoccupation pour sa propre vie ne le détournait de son but. Il n'avait en tête aucun souci du lendemain, ni même de l'heure qui s'écoulait, grosse de périls. Il ne demandait au ciel qu'une minute pour savourer et accomplir sa vengeance. Aussi, lorsque les bohémiens en déroute vinrent se heurter en hurlant, l'épée dans les reins, contre les pieux massifs de la sarrazine, Sanche ne bougea non plus que les pierres de la voûte. Ce fut en vain que des voix furieuses et désespérées lui crièrent :

— La pont ! la herse ! le pont !

Il fut sourd ; que lui importaient ses complices !

Les bohémiens furent forcés de s'élancer dans la manœuvres pour essayer de se délivrer. Leurs femmes et leurs enfants poussaient des cris lamentables. C'était la contre-partie de la scène de terreur et de confusion qui avait eu lieu en ce même endroit, quelques heures auparavant, parmi les vassaux éperdus de la seigneurie.

Bois-Doré, toujours à cheval et entouré des siens, tenait désormais en cage tous les débris de cette horde d'assassins et de voleurs. Leurs femmes devenues furieuses pour défendre leurs enfants, se re-

tournaient contre lui avec la rage du désespoir.

— Rendez-vous ! rendez-vous tous, s'écria le marquis pris de pitié ; je fais grâce à cause des enfants !

Mais personne ne se rendait : ces malheureux ne croyaient pas à la générosité du vainqueur ; ils ne comprenaient pas la bonté, chose rare chez les seigneurs de cette époque, il faut en convenir.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin